



ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES
CENTRE POLONAIS DE RECHERCHES SCIENTIFIQUES DE PARIS

DÉCEMBRE 1950

N° 8

BULLETIN

II

LE 150° ANNIVERSAIRE DE LA CRÉATION DE
LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET DES LETTRES
DE VARSOVIE

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES
ET DES LETTRES DE VARSOVIE
(1800 - 1950)

C'est le 23 novembre 1950 qu'a été célébré le 150° anniversaire de la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie dont l'histoire, pendant les longues années de son existence, a reflété fidèlement les destinées tragiques de la nation polonaise dans la période qui suivit les démembrements. En sa qualité de capitale de la Pologne, Varsovie qui, dès le XVII° siècle, avait exprimé de la manière la plus nette les opinions de la nation entière, fut, tout au long du XIX° siècle, ébranlée par une série de secousses ; il faut mentionner surtout les lourdes conséquences des deux insurrections de 1830 et de 1863 et l'oppression de plus en plus pénible de l'occupant. C'est précisément dans ces circonstances exceptionnellement difficiles que la SSLV s'est efforcée de maintenir l'intégrité de la civilisation polonaise en péril et de créer un véritable foyer de travail scientifique qui fût accessible à tous les Polonais.

La SSLV vit le jour au temps de l'occupation de Varsovie par les Prussiens. Ce ne fut pas sans difficulté que Berlin donna son consentement à cette création : il le fit uniquement dans des buts de contre-propagande.

728 4252

En effet, les Prussiens espéraient que le nouvel organisme réussirait à combattre les influences qui, émanant de l'Université fraîchement récréée de Wilno aussi bien que de source française, entravaient fortement les activités allemandes. Cependant leurs calculs se révélèrent illusoire. Prenant comme modèle en premier lieu l'Institut de France, les animateurs de la Société varsovienne s'employèrent à encourager les éléments patriotes polonais ; ils donnèrent ainsi aux activités initiales de leur Société un caractère par excellence utilitaire et pratique qui visait d'une façon beaucoup plus directe à l'éducation des masses polonaises et aux besoins économiques du pays qu'à la science proprement dite.

La séance inaugurale de la SSLV, au cours de laquelle l'historien Jan Albertrandi fut appelé à la dignité de premier président de la Société, eut lieu le 23 novembre 1800, — et c'est cette journée du 23 novembre que l'on a adoptée depuis comme date de la séance annuelle, solennelle et publique que tient la SSLV.

II

La courte période du Grand-Duché de Varsovie (1807-1815) compte parmi les plus fécondes dans les annales de la SSLV. Son éclat continue encore de rayonner durant les premières années de ce qu'on appelle dans l'histoire de Pologne le « Royaume du Congrès », jusqu'en 1820 environ ; ensuite, la crise politique qui commence à menacer l'existence à demi-autonome de cette province de la Pologne, ébranle du même coup dans ses fondements la Société varsovienne.

Après la mort de Jan Albertrandi, survenue en 1808, le sort choisit Stanisław Staszic, le grand homme d'Etat polonais, pour la direction du bureau de la SSLV. Esprit foncièrement réaliste, se fondant sur les données de la raison et du bon sens pratique, Staszic eut sur ses collègues siégeant à la direction de la Société une influence décisive. Il commença par définir avec clarté les principaux buts à atteindre. C'étaient, d'après lui, le perfectionnement de la langue nationale, l'étude approfondie des richesses naturelles du pays et, enfin, l'examen des méthodes les plus efficaces susceptibles de faire valoir les produits du sol de la Pologne.

Le programme, préconisé par Staszic, caractérise fort bien l'atmosphère de l'opinion publique polonaise à l'époque du Royaume du Congrès. Ce programme avait d'ailleurs à peu près un demi-siècle d'avance sur celui de l'« école positiviste » polonaise inspiré par la défaite de l'insurrection de 1863. Ajoutons qu'il existe à Varsovie deux monuments qui sont intimement liés au nom de Staszic : l'édifice qui constitue le siège de la Société, inauguré en 1823 et appelé communément « Palais Staszic », et le monument en bronze de Copernic, dû au ciseau de Thorvaldsen, dont Staszic fut l'initiateur, mais qui ne fut inauguré qu'après sa mort, en mai 1830.

Après la mort de Staszic, survenue en 1826, le poète Julian Ursyn Niemcewicz fut élu président malgré l'opposition du grand-duc Constantin.

Bien que l'insurrection de novembre 1830 eût marqué la fin de son existence, la SSLV réussit pendant la durée des hostilités non seulement à ne pas interrompre ses travaux, mais sut encore souligner son caractère d'institution libre en prenant deux belles initiatives. D'abord elle élut comme membre Adam Mickiewicz, et, pour la journée du 3 mai 1831, elle organisa

une séance solennelle au cours de laquelle le poète Kazimierz Brodziński prononça son célèbre discours sur l'essence de la nationalité polonaise.

L'insurrection une fois réprimée, la Russie procéda à la dissolution de la Société. L'occupant en confisqua tous les biens et fit installer un lycée russe dans les murs du Palais Staszic. L'édifice fut d'ailleurs transformé plus tard : on l'orna d'une façade en pur style moscovite et, dans la salle des fêtes, on installa une chapelle orthodoxe.

III

Les années pleines de souffrances, l'instabilité politique, le manque cruel de ressources financières, et, surtout, le nombre insuffisant de savants polonais d'un certain niveau n'ont pas permis à la Société varsoivienne, au cours de cette première période de son existence — 1800-1831 — de réaliser un plan normal de travaux, préalablement établi. Rappelons cependant que la Société, tout en restant en dehors de la conception même de l'inappréciable *Dictionnaire de la Langue Polonaise*, dû au labeur de Samuel B. Linde — le « Littré polonais », prêta cependant son aide la plus efficace à l'élaboration de cette œuvre monumentale. De même, la Société ne réussit pas à réaliser un projet qui lui était cher : éditer une bonne grammaire destinée à l'usage populaire. Quant à la *Grammaire* de O. Kopczyński, elle ne pouvait être utile qu'à l'élite intellectuelle du pays. En revanche, un ouvrage collectif, qui constituait un projet de réforme tendant à fixer les règles de l'orthographe polonaise, parut en 1830.

Il convient de rappeler ici avec sympathie les opinions pleines de justesse que formulèrent les animateurs de la Société et qui touchaient à l'essence et à la naissance du langage ; les savants varsoviens de l'époque surent choisir comme criterium de la correction du langage non pas les idées théoriques des linguistes, mais ce que l'on est convenu d'appeler en France « le bon usage ».

Si nous passons au domaine des disciplines historiques, l'idée d'entreprendre un vaste travail collectif ayant pour but une histoire générale de la Pologne ne dépassa jamais le stade de projet. On ne fit paraître que la monographie historique de J.U. Niemcewicz sur le règne de Sigismond III. Les jugements, formulés par les membres de la Société au cours de nombreuses discussions concernant les tâches principales de l'historiographie polonaise, sont aussi intéressants que significatifs. En effet, les opinions des érudits varsoviens devançaient celles de l'école historique de Cracovie (Józef Szujski 1835-1883, Walerian Kalinka 1826-1886, Michał Bobrzyński 1849-1935), comme l'atteste la critique sévère de l'ancien régime politique et social de la Pologne. Les causes essentielles de la chute et du démembrement de l'Etat polonais avaient été étudiées par les historiens de Varsovie. Ces causes étaient, selon eux, les privilèges exagérés et exorbitants consentis aux grands seigneurs et à la noblesse qui contribuaient à affaiblir l'autorité royale.

C'est à cette époque que furent publiées un certain nombre de sources historiques, parmi lesquelles il faut citer la *Chronique de Gallus Anonymus*, éditée en 1824 d'après le manuscrit qui se trouvait dans les archives de la famille Zamoycki.

Aux environs de 1820, la SSLV fut le théâtre d'après discussions entre les partisans du style classique gréco-romain et de sa version française, et les adeptes du nouveau courant romantique, alors dans la pleine force de sa jeunesse. Stażyc, Prażmowski, Szaniawski, Wincenty Krasiński et quelques autres défendaient le classicisme et la tradition. Niemcewicz, Lelewel, Krysiński et leurs amis formaient l'opposition, tandis que la génération montante, les « modernes » qui se groupaient autour du poète Casimir Brodziński étaient des partisans ardents du romantisme. L'avantage était du côté des « anciens », aussi les ouvrages et les manuscrits exprimant les idées nouvelles, tombaient-ils sous le coup de leur censure et n'avaient guère de chances d'être publiés. Ainsi, c'est seulement en 1878 que parut à Cracovie le traité dans lequel François Wężyk, dès 1811, s'était essayé de définir les tâches du théâtre national polonais. Les louanges que l'auteur y prodiguait à Shakespeare, sa critique de l'*Athalie* de Racine et sa proposition, bien timide d'ailleurs, d'assouplir la règle des trois unités, n'avaient guère eu l'heur de plaire à ceux des « anciens » qui en étaient les censeurs.

La Société varsoivienne ne sut pas résister à la mode de la slavophilie. En partant de fausses données scientifiques, on récréait de toutes pièces la vie des tribus slaves aux temps préhistoriques, on la considérait comme une véritable incarnation de l'âge d'or et on proposait ce régime de fantaisie comme modèle. On examinait même les moyens de récréer l'unité ancienne des peuples slaves. Les uns pensaient que la Pologne était prédestinée à prendre place à la tête de cette famille de nations slaves ; les autres indiquaient plutôt comme chef de file la Russie. Pour compléter ce tableau, on alla même jusqu'à élaborer un projet utopique préconisant la création d'une langue nouvelle, commune à tous les Slaves.

Les résultats des travaux entrepris par la Société dans le domaine des sciences exactes sont plutôt modestes. A une époque où l'on était persuadé que l'empirisme constituait l'unique méthode scientifique valable, une certaine hostilité vis-à-vis des conceptions théoriques était de règle. Ceci explique aussi pourquoi on négligea presque complètement les mathématiques. Le physicien polonais, Karol Skrodzki, entretenait, il est vrai, d'excellentes relations avec ses collègues français, mais il ne contribua que dans une faible mesure à stimuler l'effort créateur des savants polonais.

Des tendances d'ordre pratique incitaient les membres de la Société à entreprendre surtout des études d'agronomie et de géologie. Dans cet ordre d'idées on publia plus d'un ouvrage utile et sérieux. Rappelons, d'autre part, que la Société vouait au personnage de Copernic un culte quasi-religieux. Pour le maintenir au rang de patron et protecteur de la science polonaise, il fallut soutenir d'après combats contre les savants allemands qui essayaient par tous les moyens d'annexer le grand astromome polonais.

IV

A la suite de la défaite de l'insurrection de 1830, les savants polonais habitant le territoire occupé par les Russes, connurent une période tragique. Suivant un plan établi d'avance, l'occupant se mettait en devoir de russifier le pays ; l'existence de l'Ecole Centrale Supé-

rière (Szkola Główna), créée dans la capitale en 1862, dura trop peu de temps pour qu'en sortit une promotion assez nombreuse de jeunes savants. Aussi la plupart d'entre eux furent-ils forcés d'émigrer, les uns à l'étranger, les autres en Russie, beaucoup enfin purent s'établir dans la partie autrichienne de la Pologne. C'est là que, au sein des deux universités de Galicie, celles de Cracovie et de Lwów, on se mit en devoir de recréer la science polonaise, et ce fut l'Académie des Sciences et des Lettres de Cracovie qui, dès 1873, prit la tête du mouvement. Dès le début, l'Académie, se gardant de tout particularisme, veillait à recruter ses membres parmi les personnalités éminentes choisies dans toutes les provinces du pays.

La révolution de 1905 améliora grandement les dures conditions que connaissait la partie russe de la Pologne. En 1907, on ressuscita la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie avec l'appui efficace de l'Académie de Cracovie et de la « Caisse Mianowski ». Rappelons à cet effet que, dans le numéro 2 de ce Bulletin (avril 1949), nous avons publié un résumé de l'histoire de la « Caisse Mianowski », et ajoutons que des savants comme Mme Marie Skłodowska-Curie, et des écrivains éminents de la classe de Henri Sienkiewicz prirent une part aussi active qu'efficace à la résurrection de la SSLV.

Malgré ses très maigres ressources, la SSLV, grâce à quelques mécènes influents, réussit, dès avant 1914, à réaliser des travaux d'une importance capitale. Un des mérites incontestables des nouveaux animateurs de la Société fut l'insistance avec laquelle ils entreprirent de créer et d'organiser une série de nouveaux instituts scientifiques. C'est ainsi que naquirent les laboratoires d'Anthropologie, de Neuro-biologie, de Minéralogie et de Physiologie. L'Observatoire de Varsovie passa sous la tutelle de la Société. On réussit enfin à créer un Institut des Sciences historiques.

La première guerre mondiale ne causa à la Société varsoivienne que des pertes de peu de gravité. Sa bibliothèque ainsi que ses instituts scientifiques demeurèrent par bonheur intacts, et la mort n'emporta que les membres dont l'âge était déjà avancé. La renaissance de l'Université polonaise de Varsovie attira, dès 1916, dans la capitale, de nouveaux savants polonais et contribua, bien qu'on fût en pleine guerre, à consolider les bases scientifiques de la Société, en rajeunissant ses cadres.

Peu après la fin des hostilités, la SSLV procéda à un remaniement de son statut en prenant pour modèle celui de l'Académie des Sciences de Cracovie qui, désormais, sous le nom de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, assumait le rôle d'organe directeur et central de la science polonaise.

Le Palais Staszic dont les soldats allemands avaient détruit les installations intérieures ne subit guère de dégâts dans son ensemble. On se mit pourtant en devoir d'effacer tout vestige de style moscovite, faisant ressortir en revanche le plan architectural primitif de 1823. Le 23 novembre 1932, l'on y pu enfin tenir solennellement la séance inaugurale de la SSLV ressuscitée. Soulignons ici le zèle et les grands mérites dont, au début de la reconstruction du Palais Staszic, fit preuve en sa qualité d'organisateur M. Franciszek Pułaski, secrétaire général de la SSLV.

Parallèlement au développement normal de l'Université de Varsovie, les activités de la SSLV allaient croissant ; le nombre de travaux scientifiques qu'elle publiait augmentait d'année en année.

V

La seconde guerre mondiale porta à l'existence de la Société un coup terrible. Quatre-vingts de ses membres actifs — un tiers environ de ses membres polonais — périrent dans la tourmente. Indépendamment de ceux que l'âge emporta, beaucoup d'entre eux périrent torturés dans les camps de concentration ou fusillés par les Allemands, tandis que les survivants, partageant le sort douloureux de la capitale depuis son siège de septembre 1939 jusqu'à l'insurrection d'août 1944, furent obligés d'interrompre leur travail scientifique. Le Palais Staszic fut détruit. On ne réussit à sauver qu'une petite partie des collections, et ceci grâce au dévouement du président de la SSLV (c'était le célèbre mathématicien Waclaw Sierpiński) et de son secrétaire général, l'éminent mathématicien Stefan Mazurkiewicz (mort à la suite de l'insurrection de 1944), qui dirigèrent en personne les travaux de sauvetage.

VI

Grâce à l'aide aussi importante qu'immédiate du gouvernement polonais une année à peine après la fin de la guerre, en 1946, la SSLV, inaugurant une nouvelle étape de son histoire, commença à éditer comme par le passé ses travaux. A l'heure qu'il est, ce que l'on a pu sauver de la bibliothèque et des collections de la Société est complètement remis en ordre. Le Palais Staszic, reconstruit depuis ses fondements, a été remis à la disposition de ses membres.

Citons quelques-unes des plus marquantes publications de cette après-guerre. Ce sont en premier lieu : la *Chronique de Gallus Anonymus*, une magnifique édition en fac-simile du plus ancien codex, conservé à la Bibliothèque des Zamoyski à Varsovie (publication faite à l'occasion du 75^e anniversaire de la fondation de l'Académie Polonaise, en 1948 ; cf. le numéro 4 du *Bulletin*, p. 37-41) ; les *Contes populaires polonais* de Julian Krzyżanowski (cf. le n° 2 du *Bulletin*, p. 42-43) ; la monographie posthume de Marcei Handelsman, *Adam Czartoryski*, dont on a publié jusqu'ici les deux premiers volumes (1948-1949) ; le *Natolin* (1948) de Stanisław Lorentz, monographie détaillée d'un des palais situés près de Varsovie et converti en résidence d'été du Président de la République Polonaise ; la *Bibliographie de FF. Chopin* (1949) de B.E. Sydow (cf. le n° 8 du *Bulletin*) ; *L'encyclique de Sergius IV* (1948) d'Aleksander Gieysztor (cf. le n° 8 du *Bulletin*) ; *La société lithuanienne au XV^e siècle* (1947) de Witold Kamieniecki ; *L'anthropologie polonaise : 1919-1939* (1948) de Jan Czekanowski.

Parmi les publications périodiques de la SSLV, il faut mentionner le *Światowit*, annuaire du Musée d'Archéologie dont on a publié les vol. XVIII et XIX ; les volumes XV, XVI et XVII des *Archives de Minéralogie* ; les volumes II et III du *Journal of Juristic Papyrology* (cf. le n° 4 du *Bulletin*, p. 22 et 35-36).

L'ACTIVITE DE LA SOCIETE DES SCIENCES ET DES LETTRES DE VARSOVIE

Nous avons tenu à reproduire cet article, écrit en 1932 par le regretté Marcell Handelsman, professeur d'histoire générale à l'Université de Varsovie, membre étranger de l'Académie des Sciences morales et politiques de Paris, mort le 20 mars 1945 dans le camp de concentration de Nordhausen.

Le grand mouvement du XVIII^e siècle dit des « Lumières » a provoqué en Pologne non seulement une tendance vers la rénovation du système scolaire tout entier, mais aussi la formation de corps savants dont l'existence a été d'ailleurs assez éphémère.

C'est seulement après la catastrophe finale de la République que fut créée la première Académie polonaise. Après avoir éprouvé des revers dans leur action militaire sous les étendards de la France révolutionnaire (1796-1799), quelques-uns des anciens créateurs des légions rapatriées crurent devoir s'employer à une œuvre immédiatement positive. Ayant échoué en politique, ils croyaient que le premier devoir des intellectuels polonais était de maintenir la langue et les traditions nationales, de cultiver les arts et les sciences appliquées, pour rendre à la nation les forces morales indispensables à son développement, lui permettre de durer et d'évoluer. En 1800, une Société philomathique fut donc fondée à Varsovie non sans difficultés de la part des autorités prussiennes. Pendant 32 années consécutives, cette société occupa une place de premier ordre dans la vie de la capitale polonaise et de la Pologne entière. Divisée en deux sections, celle des sciences et celle des lettres, elle devint un vrai centre d'activité scientifique très intense dans le domaine de la philologie et de l'histoire, de la philosophie, des sciences naturelles, des mathématiques, et parmi ses membres étrangers elle comptait des grands noms de l'époque : Gœthe et Thörwaldsen, Pictet de Rochemont, Arago, Safarik et Hanka.

Parallèlement, à Cracovie qui restait politiquement séparée de Varsovie, une Société scientifique fut organisée en 1816 ; ce fut d'abord un corps savant de moindre envergure, mais qui était appelé à jouer avec le temps un rôle beaucoup plus important.

La guerre de 1831 mit fin à l'autonomie du Royaume de Pologne et à l'existence de la Société varsovienne. Elle fut dissoute, son hôtel, construit par son président Staszic et dont il porte le nom, fut confisqué, ses biens, ses collections, sa bibliothèque furent saisis et dispersés ou emportés en Russie. Varsovie devait rester privée d'une Académie pendant 75 ans.

Avec l'émigration, l'activité intellectuelle polonaise se réfugia en France où une Société littéraire, fondée en 1832 et transformée ensuite en une Société historique et littéraire, avec une Bibliothèque polonaise, créée en 1838, fut appelée à remplacer celle dont la disparition avait été décrétée par l'implacable vainqueur. Les sciences pures ou appliquées y occupaient, au début, une place minime, et c'est seulement en 1870 qu'une Société des Sciences fut ajoutée à celle qui existait déjà. Bien entendu, l'histoire et la littérature nationales tenaient la première place dans ses séances, présidées par le prince Czartoryski ou Adam Mickiewicz. Longtemps asile

unique de la pensée libre polonaise, elle vit se former à côté d'elle une modeste, mais laborieuse et honorable Société philomathique à Poznań (à partir de 1857) et se modifier progressivement celle de Cracovie. Devenue indépendante de l'Université, cette Société de Cracovie changea de caractère, et, au moment où la Galicie devenait autonome, où ses écoles se répolonisaient, elle monta en grade pour prendre le titre d'Académie des Sciences et des Lettres de Cracovie. Dès son établissement en 1873, elle devint un véritable Institut de Pologne.

Dans les années qui, à Varsovie, ont précédé l'explosion de 1863, une Ecole Supérieure polonaise y fut de nouveau organisée, mais la victoire étant demeurée aux Russes, cette école dut suivre le sort des soldats polonais vaincus. L'Université prit un caractère purement russe et toute organisation savante polonaise y demeura interdite. C'est seulement en 1880 que les anciens professeurs et les anciens élèves de cette Ecole Supérieure, ne pouvant parvenir à rétablir l'Académie supprimée en 1832, se décidèrent pour un comité d'aide destiné à fournir des subventions aux savants et à la science. Cette institution reçut le nom de Caisse Mianowski d'après le nom de l'ancien recteur de l'Ecole Supérieure. Pendant de longues années, ce fut le seul centre de ralliement, le seul point d'appui pour tout chercheur scientifique, ressortissant de la partie russe de la Pologne.

La situation de cette partie de la Pologne dans le dernier quart du siècle passé était particulièrement difficile : entravée dans son activité scientifique, surtout dans le domaine de l'histoire, traquée par la police ou la censure russe, la société polonaise en était réduite à se résigner à vivre éparpillée, morcelée, continuellement arrêtée dans ses efforts. Privée de la présence d'une université nationale, de centres de travail purement scientifiques et professionnels légalement établis, à l'exception d'une seule Société médicale (fondée en 1821) et de cliniques où les Polonais étaient admis, cette société devait se contenter de succédanés de vie scientifique. De rares conférences publiques surveillées et contrôlées par les autorités russes, des salons, des revues hebdomadaires où on vulgarisait les résultats de travaux, étrangers pour la plupart, tels étaient les seuls noyaux d'organisation. Varsovie n'avait pas de science, bien qu'un nombre toujours grandissant de savants de haute valeur s'y confinât pour travailler isolément. Pourtant un esprit collectif y régnait. Pour cette génération d'après la tragique insurrection de 1863, le culte de la science était devenu l'idée maîtresse de sa conception sociale.

C'est elle qui devait la guider dans ses efforts quotidiens, c'est elle qui devenait la source, sinon unique, du moins principale de sa foi dans l'avenir de la nation, c'est elle, enfin, qui la poussait à apporter aux masses populaires les lumières d'une instruction qui ne leur pouvait être servie que par bribes et acquise qu'à force de continuel sacrifices. Dans ces essais ininterrompus malgré toutes les difficultés extérieures, une idée primait les autres : c'était la conscience de la nécessité de former un centre unifié des efforts scientifiques communs de cette province. Se réunissant déjà depuis un certain temps, les membres de l'Académie de Cracovie qui habitaient Varsovie, les anciens professeurs de l'Ecole Supérieure, les membres des Sociétés scientifiques de Paris, les membres dirigeant la Caisse Mianowski guettaient le moment de sortir de l'imprécision et de l'état inorganique.

C'est ainsi qu'après l'expérience inefficace faite sous le prince Mirski en 1904, on saisit l'occasion, créée après 1905 par la nouvelle situation juridique du pays, pour obtenir des autorités gouvernementales russes l'approbation d'un statut pour une Société des Sciences et des Lettres de Varsovie (mars 1907). Cette année-là fut consacrée à l'organisation provisoire de la Société. Divisée en trois classes : la première : philologie et littérature (transformée ensuite, en 1928, en philologie, histoire de littérature et de l'art), la seconde : sciences anthropologiques, sociales, histoire et philosophie (à partir de 1928 : sciences historiques, sociales et philosophiques) et la troisième : mathématiques et sciences naturelles (à partir de 1928 : celle des sciences mathématiques et physiques, et celle des sciences biologiques), — cette nouvelle Société se réunit pour la première fois en séance plénière, le 25 novembre 1907, le jour même de l'anniversaire de l'inauguration de l'École Supérieure.

Les débuts de la Société, nouvellement fondée, ne furent pas faciles. Sans ressources propres, dans une situation politique des plus précaires, au milieu des innombrables sociétés spécialisées qui, après 1906, naissaient comme par enchantement, vu l'élan qui pour une nation, privée pendant des années des moyens d'action normale, la poussait vers l'organisation, pour profiter de voies s'ouvrant d'une manière imprévue, — la Société des Sciences de Varsovie eut vite fait de conquérir le terrain. Elle parvint à surmonter les premières difficultés grâce à la générosité infatigable de son premier bienfaiteur, le prof. Baranowski ; elle affermit sa position dans l'opinion publique de Varsovie ; elle sut recueillir des dons de plus en plus nombreux, et, grâce aux discrètes subventions de la Caisse Mianowski, put réaliser ses fins. Pour la philologie et l'histoire, elle détermina ses tâches en les limitant surtout à l'étude du passé de cette partie de la Pologne dont Varsovie était le centre.

Quant à la partie scientifique, dès 1908, un éminent clinicien polonais T. Dunin en avait tracé un plan qui pouvait passer alors pour une pure utopie. Il demanda à la Société de fonder un centre de laboratoires et d'instituts de recherches pures, car, disait-il « il faut que l'on travaille chez nous dans le domaine de la recherche pure, que la jeunesse se groupe autour des chercheurs, une jeunesse qui apprendra à penser d'une manière libre, et, de plus, à penser scientifiquement en polonais ». Et tout de même ce rêve se réalisa grâce aux efforts du vice-président Wł. Janowski, puis de M. Fr. Pułaski, et grâce aux dons magnifiques dont la Société devait bénéficier.

Le comte Potocki offrit à la Société un spacieux immeuble où tous les instituts à créer trouvèrent bientôt place. La famille d'un jeune radiologue, mort prématurément, M. Kernbaum, créa un fonds pour l'établissement d'un premier laboratoire radiologique en Pologne. Un grand médecin, J. Pawiński subventionna la formation des laboratoires : physiologique et zoologique. Les instituts scientifiques, établis depuis 1904 à Varsovie par des efforts dispersés, se groupèrent bientôt autour de ce noyau : la minéralogie (St. J. Thugutt), la neurobiologie (Ed. Flatau), l'anthropologie (K. Stolyhwo), la géographie historique et l'histoire (A. Jabłonowski), les mathématiques (S. Dickstein) s'y établirent à côté du laboratoire dont

la direction fut acceptée par Mme Curie en personne. En 1911, la Société de Varsovie parvenue au tournant de son développement s'orienta dorénavant dans cette voie des instituts de recherche pure avec tendance à centrer de plus en plus ces instituts dans des formations plus larges : l'Institut biologique de M. Nencki et l'Institut des sciences anthropologiques avec le Musée préhistorique Erasme Majewski.

Cette voie fut suivie par la Société, malgré toutes les difficultés, les misères du temps de guerre et d'innombrables complications, ensuite la dévalorisation et l'inflation. Et c'est seulement après la stabilisation définitive de notre vie économique et financière (1925-1926) qu'un nouveau courant l'emporta dans la Société même.

La Société des Sciences et des Lettres de Varsovie, académie sise dans la capitale même de l'Etat rénové, avait, à côté d'elle, l'Université et d'autres écoles supérieures polonaises de Varsovie, l'Académie Polonaise qui conservait toujours son siège à Cracovie, d'autres Académies spéciales (celle de médecine et celle des sciences techniques) créées entre temps, enfin d'autres sociétés académiques sises dans les grands centres de province. Il lui fallut, d'un côté, bien définir sa propre place dans la nouvelle situation scientifique de la nation et, de l'autre, tâcher d'établir ses rapports avec les institutions scientifiques analogues de l'Etat. C'était une tâche difficile qui fut réalisée progressivement, non sans difficultés. La société de Varsovie s'orienta vers l'année 1930-1 plutôt sur la voie académique proprement dite, décidée qu'elle était à garder auprès d'elle uniquement les instituts de recherche qui n'avaient pas d'analogues dans les écoles supérieures de la capitale. De plus, elle créa dans son sein une cinquième classe, celle des sciences techniques qui comprit tous les membres de l'Académie de ce nom et forma, de concert avec l'Académie Polonaise, avec l'Académie des Sciences Techniques et la Société des Sciences et des Lettres de Lwów, un comité de rapprochement dont le but était de diriger dans ses grandes lignes l'évolution ultérieure de la vie scientifique organisée en Pologne.

Parmi les succès remportés par la Société dans le cadre des nouvelles conditions politiques de la Pologne, on soulignera avant tout qu'elle reprit la succession de la Société philomathique, supprimée en 1832, cette qualité lui ayant été attribuée par la Diète constituante en 1919, pour prendre possession du Palais Staszic. De longues négociations finirent par aplanir toutes les difficultés, et la Société, faisant appel à la générosité de l'Etat, de la municipalité de Varsovie et des particuliers, put, à partir de 1924, se mettre à l'œuvre de la reconstruction de cet imposant monument d'art.

On sait que c'est dans ce Palais que s'était installé l'Institut Français de Varsovie, créé en vertu d'un accord entre l'Université de Paris et la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie, par une convention conclue en 1924 entre les gouvernements français et polonais.

Marceli HANDELSMAN.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Nous commençons dans ce numéro une série de comptes rendus des ouvrages et des études, publiés par des auteurs polonais et ayant trait à la civilisation française ainsi qu'aux relations culturelles franco-polonaises.

L'ORIGINE DES CROISADES

ALEKSANDER GIEYSZTOR, *Ze studiów nad genezą wypraw krzyżowych : Encyklika Sergiusza IV, 1009-1012* (Contribution à l'étude de l'origine des Croisades : L'Encyclique du pape Sergius IV, 1009-1012), Varsovie, 1948, édité par la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie, 92 pages, une planche gravée.

L'origine des Croisades fait, depuis un certain temps, l'objet de vives discussions qui ont trouvé leur expression dans les travaux des érudits français tels que René Grousset, Augustin Fliche, Michel Villey, allemands comme Karl Erdmann, et américains comme J.L. La Monte et Palmer A. Throop. Léon Koczy, dans son article sur *La genèse des Croisades*, publié dans l'organe de la Société Historique Polonaise à Londres, les *Teki historyczne* (Cahiers d'Histoire), tome IV, 1950, p. 78-93, nous renseigne sur les nouveaux courants de recherches au sujet du problème.

M. Louis Halphen, professeur à l'Université de Paris, qui vient de mourir en octobre 1950, s'était, aussi bien dans ses travaux scientifiques que dans son cours d'histoire, intéressé à maintes reprises aux problèmes se rattachant à l'origine des Croisades. Les mêmes problèmes n'ont pas cessé de préoccuper les disciples d'Halphen, notamment MM. Paul ROUSSET et l'historien polonais Aleksander GIEYSZTOR. Dans son livre sur *Les origines et les caractères de la première Croisade*, publié à Neuchâtel en 1945, ouvrage qui a soulevé de nombreuses réserves et commentaires critiques, Paul Rousset pense que « la véritable origine de l'expédition de Jérusalem doit être cherchée non dans les circonstances politiques, sociales et militaires, mais dans un certain état d'esprit, une mentalité, une psychologie, une spiritualité... » (p. 11).

C'est une opinion voisine, plus nuancée toutefois, que semble défendre dans l'ouvrage que nous citons A. GIEYSZTOR, professeur des sciences auxiliaires de l'histoire à l'Université de Varsovie. Voici ce qu'il écrit à ce sujet :

« Il est difficile, tout en accordant leur valeur intégrale à tous les facteurs qui, nés du régime social et économique de l'époque, se trouvent à l'origine de la première Croisade, de nier que — étant donné le faible courant de la vie économique médiévale, à une époque qui est celle qui précéda la naissances des villes, les tendances qui entraient alors en jeu furent d'une essence différente. On les retrouve tout d'abord dans les courants d'idées

d'où découla l'initiative même du pape. Cette initiative avait d'ailleurs coïncidé avec des conditions sociales favorables — celles du XI^e siècle. En outre, c'est elle que l'on retrouve à l'origine des métamorphoses qui, suscitées par reprise du trafic méditerranéen, résultant de la renaissance commerciale des villes italiennes et des foires de Champagne, ont provoqué un séisme économique comparable à une révolution. Cependant, les impulsions idéologiques, propres aux chefs de la première Croisade, solliciteront comme par le passé, vu leur rôle historique indéniable, toute l'attention des milieux scientifiques.

Voilà pourquoi il sera utile d'éclairer d'un jour nouveau l'influence qu'ont dû exercer le concept du *bellum iustum* et celui d'une « guerre sainte », inspirés par le pape, ainsi que le rôle qu'ont joué les pèlerinages aux Lieux saints. Dans l'état actuel des recherches, on ne s'éloignera pas trop de la vérité en émettant l'hypothèse que c'est dans le mouvement des réformes monastiques qui caractérise le XI^e siècle, et, en premier lieu, dans le flux de courants émanant de l'abbaye de Cluny qu'il faut voir la genèse de l'idée même des Croisades » (p. 77-78).

A. Gieysztor fait ressortir surtout le rôle — dont l'importance n'a pas été jusqu'ici suffisamment mise en relief — que joua à l'origine de la première Croisade l'abbaye de Moissac. C'est à Moissac que se rattache le groupe de problèmes concernant l'Encyclique de Sergius IV qui exhortait les chrétiens à reconquérir sur les Infidèles le Saint Sépulcre. Le chapitre premier de l'ouvrage nous donne un aperçu des opinions concernant l'authenticité de ladite Encyclique. Au cours des chapitres suivants, l'auteur soumet à un examen de détail les caractères extérieurs c'est-à-dire paléographiques du texte et de sa copie, il en analyse l'orthographe, le vocalisme, le consonantisme et la syntaxe, ensuite il identifie les citations tirées de la Bible et d'autres œuvres mentionnées, pour conclure enfin que l'Encyclique n'est point authentique. Par cela même, l'hypothèse de Karl Erdmann sur la genèse précoce des Croisades, genèse que l'historien allemand rattache à la destruction du Saint Sépulcre en 1009 par le Calife Hakem se trouve dénuée de tout fondement.

Le dernier chapitre de l'ouvrage essaie de résoudre la question de savoir où et quand a-t-on pu composer la fausse Encyclique. On en peut, nous dit l'auteur, faire remonter la date peu après le Concile de Clermont, au cours des premiers mois de l'année 1096, et localiser sa composition à l'abbaye Saint-Pierre de Moissac. La fausse Encyclique de Sergius IV constitue, par conséquent, une preuve de plus confirmant le rôle décisif que les abbayes clunisiennes jouèrent dans la genèse de la première Croisade.

Ajoutons enfin que les thèses du professeur Gieysztor ont été publiées en anglais dans son article *The Rise of the Crusades : the Encyclical of Sergius IV*, imprimé dans le périodique *Medievalia et Humanistica* (University of Colorado), volumes V et VI (1948 et 1949).

LE TROISIEME CENTENAIRE DE LA MORT DE DESCARTES (1)

Kwartalnik Filozoficzny (Revue Philosophique Trimestrielle), publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, a consacré à la pensée de Descartes, à l'occasion du troisième centenaire de sa mort, le numéro 1-2 du volume XIX, 1950 (169pp.). Voici les résumés de tous les articles contenus dans ce fascicule.

IZYDORA DAMBSKA, *Les « Méditations » de Descartes et le scepticisme français au XVII^e siècle.*

Tous ceux qui mettent l'œuvre de Descartes à l'origine de la philosophie française semblent oublier que la philosophie florissait en France depuis plusieurs siècles avant la naissance de Descartes ; que dans le XVI^e et le XVII^e siècle, la pensée philosophique française était très fortement influencée par le scepticisme ; et, enfin, que la philosophie de Descartes continue la tradition philosophique de la scolastique française médiévale, et s'oppose, d'autre part, au scepticisme français contemporain. Or, si l'on a assez étudié l'influence de la philosophie médiévale sur la pensée de Descartes, on n'a prêté jusqu'ici que peu d'attention à celle du scepticisme.

On peut distinguer deux courants dans le scepticisme français du XVI^e et du XVII^e siècle : l'un, représenté par Montaigne, Sanchez et de La Mothe Le Vayer, se rattache à la tradition des sceptiques rationalistes de l'antiquité et à celle des sceptiques nominalistes du XIV^e siècle. L'autre, dont les représentants sont Charron, Pascal et Huet, se lie à la tradition des sceptiques mystiques, aussi bien de ceux de l'époque hellénistique que de ceux du XII^e et du XIII^e siècle. La première sorte de scepticisme présente un aspect humaniste chez Montaigne et Le Vayer, et un aspect scientifique chez Sanchez. La seconde revêt aussi deux formes : chez Pascal il y a un scepticisme mystique, et chez Charron et Huet, on trouve un scepticisme fidéiste.

Lorsqu'en 1641, Descartes publiait ses *Méditations*, il y avait dans le monde des lettrés de vives controverses suscitées la plupart du temps par le scepticisme des savants et de ceux qui les imitaient. Les succès du pyrrhonisme et des admirateurs de Montaigne provoquaient naturellement des réactions de la part de leurs nombreux adversaires. Or on peut discerner dans la critique que ceux-ci faisaient du scepticisme trois types fondamentaux d'argumentation : 1) argumentation axiologique qui consiste à faire ressortir les conséquences désastreuses du scepticisme au point de vue de la morale et de l'activité pratique ; 2) argumentation formelle qui présente le scepticisme comme une doctrine foncièrement contradictoire ; 3) argumentation gnoséologique par laquelle le scepticisme est combattu au point de vue de la théorie de la connaissance. Cette dernière sorte d'argumentation se présente sous deux formes différentes : d'une part on cherche à substituer aux concepts fondamentaux qui sont à la base du scepticisme d'autres concepts qui soient à l'abri des objections des sceptiques. Dans la plupart des cas, c'est en modifiant les conceptions (1)

(1) Cf. le *Bulletin du C.P.R.S.* n° 6, juin 1950, p. 2-8 (St. Czajkowski, *Descartes et la Pologne*).

de la vérité, (2) de la connaissance et (3) de l'objet de la connaissance, que l'on tâche de réfuter le scepticisme. D'autre part, on vise au même résultat en adoptant les notions mêmes qui sont à la base du scepticisme.

La première sorte de réfutation a donné naissance aux différentes attitudes philosophiques qui peuvent être parfois considérées comme un scepticisme partiel. Elles dépendent de la manière dont on modifie un des trois concepts fondamentaux. On aboutit ainsi soit à la théorie « cohérentielle » de la vérité et aux théories pragmatistes, soit à des doctrines dans lesquelles on élargit le concept de la connaissance en y introduisant des éléments irrationnels et « intuitionnistes », soit, enfin, aux différentes variétés de l'idéalisme.

La seconde sorte de critique gnoséologique du scepticisme, celle qui prend pour point de départ ses concepts fondamentaux sans les modifier, est de beaucoup plus rare. C'est Mersenne et Descartes qui l'ont pratiquée, et les deux premières *Méditations* en fournissent une illustration intéressante. On doit les regarder non seulement comme une exposition d'une nouvelle méthode philosophique, mais aussi comme une critique des arguments des sceptiques, qui tenaient une place si importante dans la réflexion philosophique en France au temps de Descartes et dans le siècle précédent.

SEWERYNA ŁUSZCZEWSKA - ROMAŃNOWA, *L'idéal cartésien de la science.*

Quel est le but de la science ? A cette question on trouve chez Descartes deux réponses. La première (et c'est celle qui répond à un des principes fondamentaux de la méthode cartésienne), c'est que la conquête du savoir devrait être le but de tout travail scientifique. Ici Descartes entend par savoir toute connaissance : a) appuyée de preuves (ce qui la distingue des convictions qui ne résultent pas de la réflexion, s'acquièrent au cours de l'enfance ou bien se fondent sur l'autorité d'autrui) ; b) indubitable (c'est-à-dire si bien fondée qu'aucune argumentation ne saurait l'ébranler) ; et c) communicable à d'autres personnes (en tant que démontrée et indubitable).

Mais il y a aussi chez Descartes une autre réponse à cette question-là : la science peut et doit avoir pour effet de rendre les hommes « maîtres et possesseurs de la nature » de manière qu'ils puissent exploiter, grâce au savoir acquis, les forces de la nature et améliorer ainsi les conditions de leur existence.

Or la conception cartésienne de la science, telle qu'elle apparaît dans ces deux réponses, marque une étape importante dans l'évolution de l'idée de la science depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. En effet, lorsqu'il soutient que la fin propre de la science est la conquête d'un savoir indubitable, Descartes prend devant la science l'attitude particulière à plus d'un penseur antique, mais qui est bien éloignée de la manière dont on envisage la fonction de la science de nos jours ; et lorsqu'il déclare que l'idéal de la science est de maîtriser les forces de la nature afin de les mettre au service de l'homme, Descartes entre dans la sphère des tendances et des opinions qui dominent aujourd'hui et qui furent complètement étrangères à la pensée des anciens.

L'idée selon laquelle les sciences peuvent et doivent conquérir un savoir absolument certain et des vérités définitives et immuables était générale-

ment admise à l'époque où Descartes a vécu, et elle s'est maintenue assez longtemps. Plus tard, la lumière de la science pénétrant des domaines toujours plus étendus de la réalité, cette idée donna naissance à une conception erronée des conquêtes de la science et des méthodes grâce auxquelles ces conquêtes ont été possibles. Les « inductionnistes » du XIX^e siècle, dont J.S. Mill est le représentant le plus éminent, croyaient qu'il était possible d'employer dans les sciences naturelles des méthodes inductives parfaitement sûres et de démontrer que les lois scientifiques avaient une valeur absolue. Cependant le progrès rapide des sciences au XIX^e siècle permit de se rendre compte que beaucoup d'hypothèses et de théories, apparemment bien fondées et considérées comme « vraies », devaient être ensuite remplacées par d'autres hypothèses et par d'autres théories. Ainsi l'idée d'une vérité définitive acquise par la science se révéla erronée et ne tarda pas à être généralement abandonnée. (Voir la polémique d'Engels avec les « inductionnistes » dans sa *Dialectique de la nature*).

Au cours du XIX^e siècle, il devint clair aussi que la science, malgré l'incertitude dont sont entachées ses thèses, servait parfaitement la vie. Le but pratique assigné à la science par Descartes et par Bacon fut atteint. A l'espoir que la science ferait de l'homme « le maître et le possesseur de la nature » succéda la certitude qu'il l'est déjà en effet et que la science se développe de manière à accroître continuellement la domination de l'homme sur la nature.

Le progrès des sciences fut accompagné manifestement d'un progrès dans la réflexion sur leurs résultats, sur leurs méthodes et sur les possibilités de leurs applications. Et c'est là, semble-t-il, la raison principale pour laquelle l'idéal cartésien d'une science certaine et définitive a subi une dévalorisation en même temps que s'est modifiée la conception du but de la science. Ces changements se sont accomplis au cours des siècles qui séparent notre époque de celle de Descartes.

STANISŁAW CZAJKOWSKI, « *Le Cogito, ergo sum* » de Descartes et sa nouvelle idée de l'Âme (1).

La notion fondamentale du doute méthodique a été suggéré à Descartes par Montaigne. L'originalité de Descartes consiste en ce qu'il a dégagé toutes les conséquences métaphysiques et épistémologiques impliquées dans ce doute même. Le doute rendu conscient à lui-même et saisi dans l'acte de la pensée qui le constitue, apparaît comme une affirmation de notre être, saisi dans son essence même.

Voici la vraie signification du *Cogito, ergo sum*. Le *Cogito*, c'est le fait primitif de notre expérience intime (il ne saurait en aucune façon être un raisonnement) et, en même temps, c'est le point de départ de tout le savoir. Considéré et analysé de ce point de vue, le *Cogito* devient le premier principe de la nouvelle métaphysique et aussi le premier fondement de la nouvelle méthode et de la nouvelle physique. Ainsi tous les progrès métaphysiques et scientifiques de l'époque moderne sont déjà en quelque

1) Cet article est un fragment comprenant les chapitres IV, V, VII et VIII d'un *Essai sur les fondements de la métaphysique de Descartes* que l'auteur a composé en 1945-1948.

sorte en germe dans le *Cogito*, dont on ne saura jamais assez souligner l'originalité et la fécondité inépuisables.

Dans le deuxième chapitre de son article, l'auteur soumet à la discussion les diverses interprétations qui ont été données du *Cogito, ergo sum* : interprétation idéaliste (Hamelin), interprétation phénoméniste (Olgiati) et interprétation réaliste (Gilson, Gouhier et Jolivet). Il s'est donné pour tâche de démontrer que l'interprétation idéaliste et l'interprétation réaliste peuvent être envisagées comme deux moments successifs de la dialectique inhérente au système de Descartes. L'existence de mon être conçue d'abord (dans le *Cogito, ergo sum*) d'une façon purement idéaliste, se transforme en une affirmation réaliste du sujet pensant, identique à la « chose qui pense » (*res cogitans*). Par le scepticisme qui marque le doute méthodique et par l'idéalisme du *Cogito, ergo sum* Descartes arrive au réalisme spiritualiste : *ego sum res cogitans*. Sceptique dans son point de départ, idéaliste dans la première phase de sa systématisation, la pensée de Descartes est en définitive foncièrement réaliste.

Ce réalisme spiritualiste de Descartes est ici étudié et analysé dans ses articulations les plus importantes : l'âme et l'esprit (préférence donnée par Descartes au terme « esprit » et les raisons de cette préférence), l'indivisibilité de l'esprit et son unité, la primauté de l'intuition, le rapport de l'intuition et de la déduction, les divers degrés de tension de la vie mentale, l'imagination et la conception, la raison et la volonté, la primauté de la volonté.

« Les facultés de vouloir, de sentir, de concevoir, etc. ne peuvent pas non plus être dites proprement ses parties (celles de l'esprit) ; car c'est le même esprit qui s'emploie tout entier à vouloir, et tout entier à sentir et à concevoir » (VI Méd.). L'unité et l'indivisibilité de l'esprit dans toutes ses fonctions est posée de la façon la plus nette et par cela même la voie est ouverte à tous les progrès de la philosophie et de la psychologie future. L'idée moderne de l'esprit, conçu comme activité créatrice de la pensée indivisible dans son essence, a été définitivement substituée au concept péripatético-scolastique de l'âme — amalgame de *potentia* et *facultates*, plus ou moins indépendantes les unes des autres.

La fonction essentielle de l'esprit, c'est l'intuition (*intuitus mentis*) que Descartes définit dans le commentaire à la 3^e règle (*Per intuitum intelligo...*). La déduction se ramène essentiellement à l'intuition, en tant qu'elle est « illud omne quod ex quibusdam aliis certo cognitio necessario concluditur... per continuum et nullibi interruptum cogitationis motum singula perspicue intuentis » (III Reg.). La perception elle-même « non visio, non tactio, non imaginatio est... sed solius mentis inspectio, quæ vel imperfecta esse potest et confusa... vel clara et distincta » (II Méd.).

L'imagination et la conception ne diffèrent entre elles que par le degré de tension mentale (« contention d'esprit » dans la terminologie de Descartes), indispensable pour qu'elles puissent se réaliser : « Je connais clairement que j'ai besoin d'une particulière contention d'esprit pour imaginer, de laquelle je ne me sers point pour concevoir ou pour entendre ; et cette particulière contention d'esprit montre évidemment la différence qui est entre l'imagination et l'intellection ou conception pure ». (VI Méd.).

Il y a donc, selon Descartes, divers degrés de tension de la vie mentale, comme il y a, selon Bergson, divers degrés de tension de l'« attention à

la vie ». Entre la « contention » cartésienne et l' « attention à la vie » bergsonienne, on pourrait trouver plus d'une analogie (sans méconnaître pour cela les différences).

Pour ce qui concerne les rapports entre l'intellect et la volonté, Descartes écrit à Regius: « intellectus proprie mentis passio est et volitio ejus actio » (A.T. III, 372).

Cette affirmation a une importance capitale. Comme ce qui agit est toujours plus excellent que ce qui pâtit, la pensée conçue comme volonté est plus excellente que la pensée conçue comme intellect. Nous voyons ainsi le volontarisme de Descartes se superposer à son rationalisme. Ce volontarisme est à l'apogée dans le fameux texte de la *Quatrième Méditation* où Descartes affirme que la volonté de Dieu « *in se formaliter et præcise spectata* ne me semble pas toutefois plus grande (que la mienne) ».

Pour la première fois dans l'histoire de la pensée humaine l'homme découvre la liberté et l'autonomie de sa conscience dans l'acte même qui le pose dans l'être. Enivré par cette découverte, il déclare cette liberté formellement égale à celle de Dieu.

Considérée dans son fond le plus intime, la philosophie de Descartes est une philosophie de la liberté humaine qui prend conscience et possession d'elle-même. L'autonomie de la pensée, qui s'exprime dans tout acte de jugement, est posée comme condition fondamentale de tout savoir et de tout progrès spirituel. C'est bien en cela que consiste ce qu'on pourrait appeler « l'humanisme » de Descartes.

WLADYSŁAW SLEBODZIŃSKI, *Le rôle de Descartes dans le progrès des mathématiques modernes.*

Descartes, qui fut, à côté de Fermat, le plus éminent mathématicien du XVII^e siècle, a joué un rôle de premier plan dans le progrès des mathématiques. En effet, il a jeté les fondements pour le développement des mathématiques modernes. Il y aurait, toutefois, quelque exagération à prétendre qu'il en fut un des créateurs.

On peut certes le considérer comme le créateur de la géométrie analytique. Cependant il ne faudrait pas entendre par là qu'il ait été le premier à introduire l'idée du système des coordonnées (puisque les Grecs savaient déjà s'en servir). Ce titre, il le mérite parce qu'il a indiqué la méthode de construction, et qu'il a inauguré l'étude des objets géométriques traités comme correspondants aux équations à deux inconnues. Par là il a élargi indéfiniment le domaine des recherches de géométrie. D'autre part, Descartes fut aussi le premier à reconnaître pleinement l'importance du problème des tangentes, et il nous donna la méthode pour sa solution. Le rôle de ce problème dans les origines et la constitution du calcul différentiel s'est révélé singulièrement important. Une autre contribution marquante de Descartes mathématicien, ce sont ses théorèmes relatifs aux équations algébriques. Ils ont révolutionné la théorie de ses équations. On doit aussi à Descartes d'autres découvertes plus spéciales. On ne saurait surtout oublier que c'est lui qui a introduit une symbolique claire et transparente qui est restée jusqu'aujourd'hui en usage chez les mathématiciens.

De nos jours on apprécie hautement Descartes-philosophe alors qu'on estime peu l'œuvre de Descartes-physicien. Selon l'opinion qui domine, les résultats de ses recherches dans le champ de la physique seraient d'importance secondaire, sa méthode de travail ayant été « étrangère aux penchants d'un scrutateur de la nature » (Mach). Ce sont surtout Mach et Poggendorff qui ont pris violemment à partie Descartes-physicien. Or l'auteur se propose, dans ce travail, de montrer que l'opinion de ces deux savants est loin d'être fondée, et que Descartes devrait être placé, au contraire, parmi les principaux fondateurs de la physique moderne et mis au même rang que Galilée et Newton, cela malgré quelques erreurs que l'on trouve chez lui, mais dont les travaux des autres n'étaient pas non plus exempts.

Le jugement défavorable que l'on porte aujourd'hui sur Descartes savant vient de loin. Il se rattache étroitement à la critique de la cosmologie de Descartes telle que l'a formulée Newton et que Roger Cotes (qui a fait paraître la seconde édition des *Principia*) a exagérée. Cette critique donna lieu à une âpre controverse entre les partisans de Descartes et ceux de Newton, qui dura environ cent ans et se termina par la défaite des cartésiens, ces derniers ne pouvant opposer à leurs adversaires des acquisitions aussi solides dans le champ de la physique. Et lorsque les encyclopédistes se déclarèrent pour Newton, le sort de la doctrine cartésienne en France, où elle s'était le plus longtemps maintenue, fut réglé.

L'auteur de cette étude cherche à montrer qu'en réalité Newton s'est appuyé sur la plus grande partie de l'apport de Descartes et que sans cela il n'eût pas été capable d'arriver en si peu de temps à des résultats aussi remarquables. En effet, Descartes avait préparé le terrain pour les recherches de Newton, soit en créant, soit en éclaircissant des idées telles que inertie des corps, relativité du mouvement, quantité du mouvement et causalité. Dans les travaux de Galilée ces idées ne se trouvaient qu'en germe, et leur signification pour l'ensemble de la physique n'était pas encore assez précisée. Ce fut Descartes qui, le premier, essaya de construire un système déductif de la physique, basé sur un petit nombre de postulats dans le genre des axiomes de la géométrie. Par là même Descartes fut le créateur du programme de la physique théorique. En marchant sur les traces de Descartes, Newton réalisa en partie ce programme, non seulement quant à l'objectif visé, mais aussi quant aux moyens mis en œuvre pour y atteindre : il s'appuya sur « la philosophie » de l'inertie, que Descartes avait été le premier à comprendre et à formuler avec netteté. En outre, il faut noter que ce n'est pas Huygens mais Descartes à qui l'on doit la notion de l'éther, laquelle devait par la suite se révéler si importante en physique, et que c'est lui aussi qui est l'auteur de la théorie ondulatoire de la lumière. Au vrai, on doit lui attribuer la paternité de toutes les théories ultérieures des « champs », dans lesquelles le vide est considéré comme ayant une réalité physique. C'est de Descartes que vient encore la conception cinétique de la chaleur et la théorie trichromatique de la vision des couleurs. La loi de la réfraction de la lumière, qui est le fondement de l'optique géométrique, est une découverte originale de Descartes comme l'ont établi les travaux de Korteweg. C'est lui qui, le premier, a

posé le problème des instruments optiques aplanatiques et qui en a donné les premières solutions (les ovales de Descartes). La première théorie des chocs, (qui n'est pas, d'ailleurs, exempte d'erreurs), est de même une création de Descartes. Sa tentative de fonder la dynamique sur les principes de conservation (la conservation de la même quantité de mouvement) peut être considérée comme le prototype de la conception thermodynamique de la nature, élaborée plus tard. Descartes inspira plus d'une recherche expérimentale (par exemple les expériences de Römer pour mesurer la vitesse de la lumière, celle de Bradley sur l'aberration des étoiles et celle de Pascal sur la pression barométrique). Il faisait lui-même des recherches expérimentales pour vérifier sa théorie de l'arc-en-ciel. Outre les notions fondamentales qui embrassaient l'ensemble de la nature (la cosmologie), Descartes a laissé nombre d'idées moins importantes et beaucoup de résultats des recherches fragmentaires dont les autres se sont emparés par la suite, et qui nous ont été transmis sans que le nom de Descartes ait été mentionné à leur propos.

La controverse entre les cartésiens et les newtoniens fut suscitée par la tentative de Descartes d'expliquer la gravitation par les forces de contact (force centripète des tourbillons dans l'éther). Newton cherche à démontrer dans les *Principia* que la théorie de Descartes donne pour les mouvements des planètes des lois différentes de celles de Képler. Mais il y a des erreurs dans le raisonnement de Newton. Au XIX^e siècle, Stokes en a indiqué deux, et l'auteur de ce travail attire l'attention sur une autre encore. Ces erreurs réduisent à rien la critique de Newton. Sans doute la théorie de Descartes ne concorde pas avec l'expérience, mais ce n'est qu'aujourd'hui qu'il est possible de le constater sur la base de l'hydrodynamique moderne. Et cela n'ébranle point l'idée de ramener toutes les activités à l'entrée des forces en contact. Cette idée que Newton n'a pas réalisée a été mis en œuvre ultérieurement par Cauchy dans la mécanique, par Einstein dans la théorie de la gravitation, et par Faraday et Maxwell dans l'électro-dynamique. D'après l'auteur, Newton, en critiquant « les hypothèses comme telles », a beaucoup exagéré et, par conséquent, a eu tort aussi bien en ce qui concerne la physique que pour ce qui est de la pensée de Descartes qui a formulé d'une manière tout à fait explicite le postulat de se fonder sur l'expérience. En effet, toutes les hypothèses, en tant qu'elles sont inspirées par les expériences, et qu'à leur tour elles y conduisent, sont utiles pour la physique, et, sans elles, la physique ne serait pas une science, mais suivant la parole de Rutherford « une façon particulière de collectionner les timbres-poste ».

Les progrès de la physique pendant les trois derniers siècles pourraient être considérés comme un conflit entre les programmes maximalistes (Descartes, Maxwell, Lorentz, Einstein) et les programmes minimalistes (Newton, Mach, Ostwald, Born et les « quantistes »). En se servant de la terminologie de Born (*Natural Philosophy of Cause and Chance*, 1949) on peut établir le schéma suivant :

Programme maximaliste :

Descartes

déterminisme et causalité,

programme réalisé en approximation « macro » : physique classique

relativiste ; généralement non réalisé : la physique d'avenir ? (la physique quantique relativiste ?).

Programmes minimalistes :

Newton
déterminisme.

Born
causalité,

programme réalisé en approximation « macro » : la physique classique non-relativiste.

programme réalisé en approximation « micro » : la physique quantique non-relativiste.

Il peut y avoir, en effet, deux opinions en ce qui concerne l'avenir de la physique : ou bien qu'il faut avancer encore dans le sens de la minimalisation de ce qu'on se propose (renoncer à la causalité : Born), ou bien, au contraire, que la future théorie permettrait de revenir à la causalité et au déterminisme, c'est-à-dire au programme de Descartes (c'est l'opinion d'Einstein et que partage l'auteur de cette étude). Ce ne sont, sans doute, que des suppositions. Cependant l'histoire des progrès de la physique semble indiquer que c'est dans le sens de la seconde supposition qu'elle aurait des chances de se développer. Il est bon de se rappeler que la physique classique a surmonté le programme minimaliste.

Pour ce qui est de la méthode de Descartes en physique, l'auteur montre, en terminant, que les travaux d'optique de Descartes témoignent, en particulier, de son esprit scientifique. En effet, « les méthodes et les penchants d'un scrutateur de la nature » ne lui étaient pas étrangers.

UNE MONOGRAPHIE DE STANISLAS LESZCZYŃSKI

JÓZEF FELDMAN, *Stanisław Leszczyński*, Wrocław - Varsovie, Książnica-Atlas, 1948, 256 pages et 8 illustrations.

Le bicentenaire de l'Académie Stanislas de Nancy, célébré solennellement le 3 juin 1950 dans cette ville, a remis dans toutes les mémoires la figure de Stanislas Leszczyński, roi de Pologne et beau-père de Louis XV. A ce propos, il sera utile de signaler la monographie de Leszczyński, due à la plume de l'un des meilleurs historiens polonais, décédé prématurément et dont la dernière œuvre n'a été publiée qu'après sa mort, en 1948. Parmi tous les historiens polonais vivants, nul n'était mieux désigné que lui pour écrire ce bel ouvrage de synthèse : l'auteur l'a composé en se fondant surtout sur ses propres études antérieures et plus détaillées concernant l'époque d'Auguste II et de Stanislas Leszczyński, études qu'il rédigeait à l'issue de recherches aussi longues que nombreuses effectuées dans les archives de Paris, de Dresde, de Vienne, de Stockholm ainsi que dans les archives de Pologne.

Józef FELDMAN, fils de l'éminent critique littéraire Wilhelm Feldman, naquit à Cracovie en 1899. Après avoir terminé ses études d'histoire à l'Université de Cracovie et entrepris quelques voyages d'études, celui de

Paris en premier lieu, il fut appelé à occuper la chaire d'histoire moderne à l'Université de Jagellons. Au début de la guerre, craignant, étant donné ses travaux scientifiques qui démasquaient l'esprit de conquête du Reich allemand, d'être victime de représailles (en effet, immédiatement après son entrée à Cracovie, en septembre 1939, la Gestapo l'avait activement recherché), le professeur Feldman se réfugia d'abord à Lwów, puis dans diverses petites villes polonaises, pour échouer enfin à Varsovie où, se cachant sous un faux nom, il prit une part des plus actives aux cours de l'enseignement supérieur clandestin. Après être sorti sain et sauf du désastre que fut l'insurrection d'août 1944 à Varsovie, il put, les hostilités une fois terminées, réintégrer sa chaire à l'Université de Cracovie. Mais sa santé, minée par tant de privations et d'angoisses, ne lui permit guère de mener à bien les beaux projets scientifiques qu'il avait mûris : Józef Feldman mourut le 16 juin 1946.

Le professeur Józef Feldman était incontestablement l'un des plus éminents historiens de la Pologne contemporaine. Exceptionnellement doué, entraîné d'une façon admirable à un sérieux travail d'historien grâce aux recherches assidues qu'il avait menées sans relâche dans les archives polonaises et étrangères, Feldman s'intéressait avant tout à l'histoire politique et diplomatique de la Pologne, ainsi qu'aux questions touchant l'histoire de la civilisation.

Dans l'œuvre de Feldman, il est facile de distinguer quelques grandes lignes de recherches. Il se mit d'abord à étudier l'histoire de la Pologne au XVIII^e siècle, plus spécialement sa première moitié, en s'intéressant surtout aux personnes des rois de Pologne Auguste II et Stanislas Leszczyński. C'est ce dernier roi que Feldman a d'ailleurs choisi, en 1926, comme sujet de son discours inaugural à l'Université de Cracovie, qu'il publia, enrichi de nouveaux détails, en 1934. C'est une fois encore Leszczyński qui fournit le thème de son dernier ouvrage, publié à titre posthume.

Ses travaux concernant les problèmes de l'attitude politique qu'adoptèrent les puissances occidentales au XVIII^e et XIX^e siècles vis-à-vis de la Pologne sont en tous points remarquables. En 1935, il avait publié *Verdennes et la Pologne (1774-1787)* et, en 1933, un ouvrage sur les relations de la Pologne et de l'Angleterre au cours des années 1788-1863.

La Révolution Française ne cessa jamais d'occuper le champ d'investigations du jeune historien. Il informait, en 1935, les lecteurs polonais des *Nouveaux courants de recherches sur la Révolution Française* et, dès l'année suivante, publiait un bel ouvrage de synthèse : *La Révolution Française et l'Europe - 1789-1795*.

Feldman a publié de nombreuses et importantes contributions au problème de la politique qu'avait adoptée la Prusse à l'égard de la Pologne, études que vint couronner, en 1939, la remarquable monographie sur *Bismarck et la Pologne* (dont la seconde édition parut en 1947). C'est toujours des relations polono-allemandes qu'il est question, pour la plus grande part, dans sa monographie sur *La question polonaise en 1848* (1933), de même que dans plusieurs études de moindre importance que Feldman fit publier peu de temps avant sa mort.

Le public étranger a bien connu Feldman par ses communications à l'occasion des Congrès Internationaux d'Histoire qui eurent lieu en 1933

à Varsovie et en 1938 à Zurich, par les articles qu'il publiait dans les périodiques étrangers (citons parmi eux la nécrologie du grand historien polonais Simon Askenazy, dans la *Revue Historique*, tome 176, p. 667-671), et enfin par l'étude imprimée déjà pendant la guerre dans *The Cambridge History of Poland*, 1941, pp. 336-364, intitulée *The Polish provinces of Austria and Prussia after 1815*.

La monographie sur Stanislas Leszczyński, que nous venons de citer au début de cet article, est destinée à un large public. Elle est par conséquent dépourvue de tout l'appareil critique d'érudition et se borne à réunir les résultats et les conclusions, fondés sur des recherches d'archives qui se sont échelonnées sur de longues années de labeur.

Le jugement que les contemporains aussi bien que la postérité ont porté sur le caractère complexe de Leszczyński, ses qualités, ses défauts, ses aptitudes d'homme d'Etat occupant le trône de Pologne, ensuite celui du duché de Lorraine, et enfin sur la valeur de ses écrits politiques, a passé par des phases bien diverses. Montesquieu par exemple a émis sur la cour de Lunéville une opinion que l'on peut qualifier d'enthousiaste, tandis que le jugement de Voltaire, qui pourtant était l'ami du duc de Lorraine, est sensiblement plus critique. Cependant petit à petit se créait et se développait une légende sur les vertus extraordinaires de l'homme et du souverain, et le surnom de « philosophe bienfaisant » volait de bouche en bouche. En Pologne, vers la fin du règne de Stanislas-Auguste, cette légende commença à revêtir le caractère d'un véritable culte national. On en retrouve d'ailleurs l'écho dans les ouvrages des historiens Józef SZUJSKI et Stanisław TARNOWSKI qui, vers la fin du XIX^e siècle, représentaient, à l'Université de Cracovie, l'opinion des milieux scientifiques.

Une fois révolue l'époque des louanges les plus exaltées, une réaction critique commença à se faire jour. Ce fut Auguste Bielowski, grand spécialiste de l'époque des rois de Saxe et de Pologne, qui fut l'initiateur de ce mouvement : les historiens de la Lorraine ne tardèrent pas à y joindre leur voix, en premier lieu M. Pierre BOYÉ qui, dans son ouvrage sur *Stanislas Leszczyński et le troisième traité de Vienne* (1898) constate : « L'histoire ne saurait ratifier le jugement adopté par la légende et continuer plus longtemps la fausse tradition ». Le caractère du roi Leszczyński est défini par Boyé comme suit : « Caractère sans fermeté, esprit ignorant les franchises décisions... » (p. 15) ; « sans rien d'énergique ni de viril en lui, nature sans consistance et sans unité... » (p. 546). Quant aux aptitudes politiques de Leszczyński, Boyé ne se montre guère indulgent pour elles : « L'époque de Stanislas fut une période regrettable pour la Lorraine... Stanislas fut un prince médiocre et inconséquent » (p. 551). Quelques-uns parmi les historiens polonais, comme Alexandre Rembowski (1847-1906) et Szymon Askenazy (1867-1835), ont repris pour leur compte les opinions de Pierre Boyé qui, d'ailleurs, connaissent aujourd'hui encore une certaine vogue auprès de ceux qui se penchent sur le passé de la Lorraine. Pierre MAROT, entre autres, qui loue pleinement les mérites du duc Léopold, ne juge pas l'ancien roi de Pologne d'une manière différente : « Sa popularité — explique-t-il — que le romantisme contribua à exagérer, lui a valu la réputation d'un souverain débonnaire, qui n'est pas absolument

conforme à la vérité. Stanislas a su pratiquer l'art de la réclame » (*La Lorraine*, 1947, p. 128).

Mais quelles sont, sur la valeur de Leszczyński, homme et souverain, les opinions formulées par Józef Feldman dans sa monographie ? L'historiographe le plus récent du roi Stanislas ne croit pas, lui non plus, devoir fermer les yeux sur les éléments négatifs de son caractère. Le mieux sera de le citer :

« Nous n'insisterons pas sur les éléments du caractère (du roi) qui ont une importance avant tout personnelle : ici se placent sa sensualité qui ne se trouvait jugulée par aucune entrave d'ordre moral ou religieux, ensuite sa vanité, son sybaritisme, son incapacité de supporter en homme l'adversité et la misère, enfin son esprit de mendicité véritablement humiliant. Plus lourds de conséquences sont les défauts de l'homme d'Etat : ceux du monarque. A leur origine, il y a une ambition et une soif du pouvoir exagérées. Ayant réussi par chance à revêtir la pourpre au seuil de sa jeunesse, Stanislas, jusqu'à la fin de ses jours, n'abandonna jamais l'idée de remonter sur le trône. Dès qu'il s'agissait de s'accrocher au trône et au pouvoir, tous les moyens lui étaient bons pour atteindre le but. A la vaine illusion de régner, il sacrifiait tout : sa dignité personnelle, son programme politique et enfin, ce qui est grave, les intérêts et l'intégrité de la Pologne... Il n'y a, par conséquent, rien d'étonnant que, ambitieux et faible comme il l'était, Leszczyński devint le plus souvent l'instrument d'intérêts étrangers ».

Feldman, cependant, ne se borne pas à un jugement critique de la personne de Leszczyński. Il fait remarquer avec justesse que bien des éléments négatifs de l'activité du roi se trouvent expliqués, si on les place dans l'ambiance générale du XVIII^e siècle, où plongeaient non seulement la Pologne, mais encore l'Europe entière. « Au fond — constate Feldman — Leszczyński représentait parfaitement son époque ». N'oublions pas d'ailleurs ses qualités. Aucune des personnalités marquantes de la société cultivée de l'époque, et Montesquieu en premier lieu, ne lui ont refusé l'intelligence. Il ne lui manquait ni d'être érudit, ni d'embrasser les horizons les plus vastes, ni d'avoir un cœur excellent. Capable d'amitié sincère, il était compatissant pour les pauvres.

En sa qualité de souverain quasi-nominal de la Lorraine, il a réussi à laisser à la postérité plus de monuments durables que l'on eût pu espérer, étant donné les maigres ressources financières de la cour de Lunéville. Hàtons-nous aussi d'accorder notre entière estime à la haute tenue morale et patriotique des traités politiques écrits par Leszczyński : ce qui frappe surtout le lecteur, c'est la disproportion éclatante entre l'essor hardi de sa pensée, le courage civique du roi, dans le domaine de la théorie et la fragilité de ses décisions vis-à-vis de la vie réelle.

C'est avec une attention particulière que Feldman s'est penché sur le traité connu, dont Leszczyński est l'auteur estimé : *La Voix libre du citoyen garantissant la liberté* (1749) (1). Dans ce livre justement fameux, Lesz-

(1) On pourra trouver quelques informations sur ce livre dans le livre de W. Konopczyński, *Le liberum veto* (Paris, 1930, p. 251-253), et chez Ambroise Jobert, *La Commission d'Education Nationale en Pologne* (Paris, 1941, pp. 105-106) et *Magnats polonais et physiocrates français* (Paris, 1941, p. 14).

czyński a su indiquer les dangers qui menaçaient la Pologne et donner à sa patrie plus d'un conseil aussi précis et juste que salutaire.

Et voici les conclusions de Józef Feldman : Quoi qu'on puisse dire sur le caractère et des aptitudes politiques de Leszczyński, il ne faut jamais oublier que, grâce à la légende que sa personne a inspirée, grâce aussi au contenu de ses traités politiques, Stanislas Leszczyński, à l'époque qui nous intéresse, était devenu l'un des inspirateurs des courants d'idées représentés par l'élite des patriotes polonais luttant pour sauver leur patrie de l'abîme, ainsi que de leurs dernières tentatives visant à sauver l'indépendance de la Pologne, tentatives qui puisaient leur force dans les réformes de structure interne, politique et sociale de l'Etat polonais.

L'ARCHITECTE PIERRE RICAUD DE TIRGAILLE EN POLOGNE

TADEUSZ MANKOWSKI, *Architekt Pierre Ricaud de Tirgaille w służbie wojskowej polskiej* (L'architecte Pierre Ricaud de Tirgaille au service des armées polonaises), Annuaire de l'Institut National des Ossolinski, vol. III, p. 391-433. Wrocław, 1948.

Le problème des rapports artistiques entre la France et la Pologne au cours du XVIII^e siècle a donné naissance à toute une série d'études et de monographies de caractère divers. Juste avant la guerre, le prof. Pierre FRANCASTEL, dans son étude sur *Les relations artistiques entre la France et la Pologne au XVII^e et XVIII^e siècles*, publiée dans le périodique *La France et la Pologne dans les relations artistiques* (vol. I. et II. Paris, 1938-1939) — sur P. Ricaud de Tirgaille cf. pp. 74 et 101-102 du volume II — avait déjà esquissé une synthèse de ces rapports. Un autre essai de synthèse du même sujet a été publié récemment, en quelques pages succinctes, par M. Louis RÉAU dans son ouvrage sur *Le rayonnement de Paris au XVIII^e siècle* (Paris, R. Laffont, 1946, pp. 321-325). L'auteur s'y est d'ailleurs appuyé sur des recherches de détail effectuées antérieurement et dont il avait déjà publié les résultats dans deux ouvrages d'avant-guerre, à savoir : *Histoire de l'expansion de l'art français moderne* (1924-1937) et *L'Europe française au siècle des Lumières* (1938).

Dans l'article que nous mentionnons, le prof. Tadeusz MANKOWSKI, secrétaire de la Section de Philologie de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, s'intéresse à la personne et aux travaux de Pierre Ricaud de Tirgaille (Tirregaille) et tâche d'en dégager les principaux éléments en se fondant sur les maigres données qu'il a pu glaner dans les archives de Varsovie, de Cracovie et de Lwów.

Les gravures de Ricaud, conservées à la Bibliothèque Nationale de Paris (Série topographique, Pologne), ont évidemment été mises à contribution par l'auteur.

Pierre Ricaud de Tirgaille fut d'abord, dans l'armée polonaise, officier du génie militaire, puis capitaine à Lwów, et ensuite lieutenant-colonel à

Varsovie. A part ses travaux militaires, il fut à plusieurs reprises engagé en qualité d'architecte aux environs des années 1756-1762. En premier lieu, Ricaud rebâtit le palais de Krystynopol, pour François de Sales de Potocki, voïévode de Kiev.

Si nous n'ignorons presque rien des principaux édifices que Ricaud construisit sur les terres de l'Est de l'ancienne Pologne, bien des détails nous échappent encore sur son activité à Varsovie. Citons en tout cas, car il le mérite, son plan de la ville de Varsovie, orné de gravures représentant les palais de la capitale, plan que le maréchal Bieliński lui avait commandé. En voici d'ailleurs le titre exact : « Plan de la ville de Varsovie dédié à S.M. Auguste II, Roi de Pologne, levé par M. P. Ricaud de Tirgaille, lieutenant-colonel au service du roi de la République ». La Bibliothèque Nationale de Paris conserve deux de ses gravures qui représentent, l'une le Palais des Krasinski à Varsovie, l'autre une partie du Faubourg Cracovien à Varsovie avec vue sur la place du Château Royal et sur la Colonne Sigismond. Ce sont ou bien des gravures originales dues à Ricaud, ou bien — ce qui semble plus vraisemblable — des tirages d'après l'original.

Sous le règne de Stanislas-Auguste, — époque où les influences françaises furent en Pologne les plus marquées (1) — Ricaud avait déjà cessé son activité en territoire polonais. Il est possible qu'il ait d'abord émigré en Russie ; son séjour dans ce pays semblerait confirmé par l'ouvrage traitant de la numismatique et de l'histoire russes illustrées par des médailles qu'il fit publier à Postdam en 1772 ; en tout cas son séjour en Prusse en qualité d'officier de l'armée prussienne ne fait aucun doute.

La présence de ses gravures à la Bibliothèque Nationale de Paris nous permet de supposer que Ricaud passa le reste de ses jours en France où il mourut.

Voici comment M. Tadeusz Mańkowski caractérise l'œuvre de Ricaud de Tirgaille comme architecte : « La silhouette de Ricaud, si on le considère en sa qualité d'architecte, d'auteur des plans architectoniques qu'il exécuta pour des édifices situés à Lwów, à Krystynopol et à Varsovie, ne se présente pas à nos yeux comme celle d'un artiste inspiré et plein d'élan créateur. Il ne se distinguait ni par un talent hors série ni par une forte personnalité : c'était bien plutôt un disciple et un imitateur de ceux qui, au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, avaient créé l'architecture française de l'époque et en avaient posé les bases théoriques. Ricaud fut l'un de ceux qui surent porter l'esprit et les formes de l'architecture française de son temps bien au-delà des frontières de sa patrie, au loin, vers l'Est. Vers le milieu du XVIII^e siècle, il se trouve être en Pologne le représentant des influences qui y parvenaient alors de France et qui ne cessaient de donner un cachet nettement français à un certain groupe de monuments de l'architecture polonaise de l'époque. Le rôle joué en Pologne par Ricaud de Tirgaille mérite donc d'être franchement souligné : c'est surtout le palais de Krystynopol qui nous montre comment l'architecture française, transplantée sur un terrain étranger, a su se plier aux exigences de la

(1) On attend avec impatience la publication de la thèse du professeur Jean Fabre : *Stanislas-Auguste Poniatowski et l'Europe des lumières* (cf. *Revue de litt. comp.*, 1950, p. 456).

tradition locale. C'est bien là un cas où les influences françaises ont réussi à fusionner avec les éléments de l'art architectural polonais ».

Tout en se montrant d'accord à ce sujet avec les théoriciens français, Ricaud demeura toujours partisan du style classique et adversaire des architectes qui créèrent le style du baroque italien qui a exercé sur l'architecture polonaise une influence décisive. C'est ce qui explique aussi les controverses et conflits qui mirent aux prises Ricaud de Tirgaille et les architectes de Lwów, imitateurs fidèles des partisans de l'art baroque italien.

Ajoutons que, pendant son séjour en Pologne, Ricaud ne limita point ses activités à la construction de palais, de maisons de plaisance ou de maisons de campagne, mais qu'il se distingua aussi comme créateur et organisateur de parcs et de jardins dont il concevait les plans en s'inspirant de l'œuvre du grand « dessinateur de jardins », André Le Nôtre.

LE THEATRE NATIONAL POLONAIS SOUS LE REGNE DE STANISLAS-AUGUSTE

KARYNA WIERZBICKA *Życie teatralne w Warszawie za Stanisława Augusta* (La vie théâtrale à Varsovie au temps de Stanislas-Auguste), Varsovie, 1949, 138 pages.

Il existe sur les débuts du théâtre national en Pologne et ses rapports avec le théâtre français de nombreux ouvrages dont le plus remarquable est sans contestation la monographie imposante de Ludwik BERNACKI en 2 volumes intitulée : *Le théâtre, le drame et la musique au temps de Stanislas-Auguste*, éditée à Varsovie en 1929. L'opuscule condensé que Mlle Wierzbicka vient de publier n'apporte pas, il est vrai, de nouveaux faits sensationnels, mais il vient compléter à point les données que nous possédions déjà par des documents nouveaux découverts dans les archives de Varsovie, de Cracovie et surtout dans ceux, inaccessibles jusqu'à ce jour, de la famille des comtes Potocki à Jabłonna près de Varsovie. La contribution que les acteurs français apportèrent à l'organisation et au développement des théâtres de Varsovie peut intéresser à juste titre le lecteur français. Il s'agit, en premier lieu, de la Compagnie théâtrale de l'acteur Rousseloi, mais surtout du rôle si profitable à la culture polonaise que joua dans la vie théâtrale de Varsovie Louis Montbrun. Voici ce que Mlle Wierzbicka nous dit de son activité :

« Montbrun fut un des rares entrepreneurs de théâtre qui eût compris l'aspect national des besoins du théâtre de Varsovie. ... Professeur de chant de son métier, il réussit à former des chanteurs nombreux et remarquables. Voulant varier le programme de ses spectacles, il entreprit — mesure révolutionnaire pour l'époque — d'introduire l'opéra polonais sur les tréteaux. Jusqu'alors il avait semblé impossible de mettre en scène des opéras qui ne fussent pas italiens. ... Montbrun se proposa aussi — et ce n'est pas le moindre de ses mérites — d'éduquer des acteurs novices en

vue d'en faire des chanteurs d'opéra. C'est Salomea Deszner, très connue depuis, qui tint le rôle principal dans le premier opéra polonais, introduit par Montbrun : *Nędza uszczęśliwiona* (La Misère changée en Bonheur), dont Maciej Kamiński avait composé la musique (1778).

L'opuscule de Mlle Wierzbicka apporte aussi des détails intéressants sur l'influence que l'école esthétique française exerça à l'époque sur le goût des théâtrologues polonais ainsi que sur la réhabilitation du métier d'acteur qui n'eut lieu que lorsque l'opinion parisienne elle-même changea de point de vue à ce sujet.

ALEXANDRE KUCHARSKI

ZYGMUNT BATOWSKI, *Aleksander Kucharski* (Varsovie, 1948, in-4°, 41 p. avec 9 planches hors texte ; Travaux d'histoire de l'art publiés par la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie).

Alexandre Kucharski, dont le nom n'est pas ignoré en France, comme celui du dernier peintre de Marie-Antoinette, a été certes l'objet de plus d'une étude. On doit mentionner en particulier les articles biographiques de Del Tal (*Gazette des Beaux-Arts*, t. 19, 1865), le travail de Georges Mycielski, professeur à l'Université de Cracovie (Comptes Rendus de la Commission de l'histoire de l'art, publiés par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, Cracovie, 1900, p. XLV-XLII), et celui de Fournier-Sarlovèze (*Revue de l'art ancien et moderne*, t. 18, Paris 1905, reproduit dans son livre : *Les peintres de Stanislas-Auguste*, Paris, 1907, p. 93-124). Juste avant la guerre avait paru l'article de Mlle Marguerite Jallut : *Kucharski, dernier peintre de Marie-Antoinette* (*Revue d'histoire de la philosophie et d'histoire générale de la civilisation*, Lille, 1939, p. 251-273). Z. Batowski a étudié à son tour, avec beaucoup de soin et d'exactitude, l'œuvre de ce peintre du XVIII^e siècle et les péripéties de sa vie en France. Les pages, qu'il lui avait consacrées, devaient faire partie d'un livre sur les artistes polonais à l'étranger. Malheureusement, ce livre, écrit sous l'occupation allemande, dans des conditions extrêmement difficiles, ne put être achevé. Le manuscrit concernant Alexandre Kucharski a donc été publié séparément par les soins de la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie. Il a été imprimé tel quel sauf plusieurs références au bas de la page, dans lesquelles on a signalé, entre parenthèses, les changements survenus au cours des années dans l'appartenance de plusieurs toiles de Kucharski (1).

Un résumé substantiel en français permet au lecteur étranger de prendre connaissance de cette étude. Mais il ne semble pas inutile d'en donner ici un bref extrait :

(1) Il convient de noter qu'en écrivant cette étude, Z. Batowski ignorait l'article de Mlle Jallut, paru en 1939 et basé sur toute une série de documents demeurés jusqu'à ce jour ensevelis dans la poussière des Archives de la Seine et des Archives Nationales.

D'après les informations recueillies par Del Tal, A. Kucharski, douzième et dernier enfant d'un gentilhomme, qui s'était marié à l'âge de soixante ans, après la guerre de Sept Ans, aurait été d'abord page à la cour du roi Stanislas-Auguste. Ces informations devaient être encore précisées et rectifiées par Fournier-Sarlovèze qui a établi avec quelque rigueur la date et le lieu de naissance de Kucharski : celui-ci naquit à Varsovie le 18 mars 1741. D'autre part, il n'est point possible qu'il fût page de Stanislas-Auguste, puisque c'est seulement en septembre 1764 que le dernier roi de Pologne est monté sur le trône. Or, il y avait quatre ans au moins que Kucharski cultivait la peinture à Paris. En effet, il est en juin 1760 lauréat de l'Académie Royale de Peinture, et, en septembre 1763, il obtient un prix au concours fondé par le comte de Caylus pour l'étude de la tête et de l'expression. Ce prix lui sera décerné encore en 1769.

Dans les archives de l'Académie de Peinture, il est qualifié de « protégé par... Sa Majesté le Roy de Pologne ». De fait, Stanislas Poniatowski, épris des beaux-arts et des lettres, s'intéressait à ce peintre bien avant son élection au trône de Pologne, et lui envoyait des subsides à Paris. Elu roi, il ne cessa pas de lui donner une pension. Au printemps 1765, il aurait eu l'intention de rappeler le jeune artiste en Pologne. Mais, manifestement, Kucharski ne voulait pas quitter Paris et faisait parvenir au roi des dessins pour prouver qu'il avait encore besoin de se perfectionner dans son art. Mme Geoffrin, dans la correspondance de laquelle avec Stanislas-Auguste il est plus d'une fois question d'Alexandre Kucharski, entraîné dans les sentiments de ce dernier et appuyait ses projets. A la fin, le roi se lassa de protéger un artiste qu'il trouvait incapable de faire « de grandes belles choses », et, en juin 1767, il fit savoir à Mme Geoffrin qu'à partir de l'année 1768, Kucharski ne recevrait plus sa pension.

Quoi qu'il en soit, le peintre du roi resta à Paris où il devait jouir un jour de la renommée. Elève de Vien et de Vanloo, il devint portraitiste en suivant ses voies propres et en subissant des influences étrangères à l'Académie. Tout indique qu'il a eu d'abord du succès parmi les Polonais habitant Paris (le portrait de Michel Wielhorski, les portraits au pastel des princesses Marie et Thérèse Czartoryska, les portraits du prince Joseph Sapieha et de sa femme, ceux de Stanislas et d'Ignace Potocki).

Dans l'Almanach des artistes de 1776, Kucharski était enregistré sous le nom de « Cokasquy » (1) avec la mention « maître à dessiner de Mademoiselle ». Dès ce temps-là, son talent le fit admettre dans la maison du prince de Condé, Louis-Joseph de Bourbon, comme professeur de dessin. Les tableaux qu'il a exécutés comme peintre de Condé ne se sont pas, semble-t-il, conservés. Il est possible que n'étant pas signés, ils ne soient pas sortis jusqu'ici de l'anonymat en attendant d'être authentifiés par des experts.

C'est, sans doute, en passant par la maison des Condé que Kucharski parvint à atteindre la Cour. Alors commença la meilleure et la plus brillante époque de sa vie de peintre, époque à laquelle la révolution devait mettre un terme. Des noms très illustres témoignent de son activité au

(1) Autres graphies : Couasky, Kocharsky, Kokarski, Kouarski, etc. (cf. Batowski, Thieme - Becker, *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler*, t. XXII, 1928, p. 39-40).

cours de ses années-là. Del Tal mentionne les portraits des personnages suivants comme l'œuvre de Kucharski : l'impératrice Catherine de Russie, le frère et la sœur de Louis XVI, le comte d'Artois et Madame Elisabeth, les princes de Condé et de Conti, la princesse de Lamballe, la princesse Coigny et d'autres encore. Une partie de ces toiles de Kucharski était, en 1865, la propriété de Mme Barbot, son élève, du docteur Martinet et de la nièce de ce dernier Mlle Giraudeau. Quant aux autres, Del Tal ne les connaissait que par documents ou par description.

A la suite des recherches entreprises par Fournier-Sarlovèze, toute une série d'autres portraits furent attribués à Kucharski. D'après Z. Batowski, la plus grande circonspection s'impose cependant lorsqu'il s'agit des portraits constituant ce dernier groupe. La question de l'authenticité est, dans bien des cas, d'autant plus difficile à trancher que l'artiste ne signait que rarement ses toiles.

A vrai dire, ce sont les portraits de Marie-Antoinette et du Dauphin, qui ont valu à ce peintre polonais une renommée posthume. Ces œuvres sont entourées en effet d'un air de légende ou, pour mieux dire, d'une atmosphère de tragédie antique. Alexandre Kucharski mérite assurément le titre de peintre de la Reine, comme auteur des deux portraits remarquables de Marie-Antoinette. De l'avis de Z. Batowski il y a lieu d'éliminer, comme n'étant pas de lui, toutes les autres représentations picturales de la reine que nous connaissions. Les deux miniatures mentionnées par Fournier - Sarlovèze ne semblent pas devoir être attribuées à Kucharski, mais il est néanmoins fort possible qu'il ait exécuté des portraits de Marie-Antoinette en miniature, vu qu'il a aussi excellé dans ce genre.

Son œuvre véritablement capitale, c'est un portrait de la reine à mi-corps, de grandeur naturelle, fait au pastel, et qui appartient aux descendants du duc des Cars. C'est son premier portrait de Marie-Antoinette. D'après le comte A. d'Arenberg, il en aurait fait un autre en 1780 ; cette supposition ne paraît pas, toutefois, bien fondée. On sait, grâce aux mémoires de la marquise de Tourzel, à quelle date et dans quelles conditions ce portrait, si souvent reproduit, fut exécuté : «... Fait en 1791 par Kucharski. La Reine faisait ce portrait pour Madame la Marquise de Tourzel, gouvernante des Enfants de France. Interrompu lors du voyage de Varenne, il fut repris en 1792. Au 10 août, dissimulé derrière une porte, il échappe à la destruction et fut retrouvé trois ans après par les soins du Marquis de Tourzel ». Ainsi ce tableau a été fait à des moments où le trône de France était déjà chancelant. Le roi rentre, avec sa famille, de Versailles à Paris le 16 octobre 1789, et c'est en juin 1791 que la famille royale est arrêtée à Varenne.

L'autre portrait de la reine fut exécuté par Kucharski pendant qu'elle était en prison, à la Conciergerie Il y a, au demeurant, une preuve documentaire que Marie-Antoinette a été portraiturée après le 12 août 1793, date à laquelle elle fut transférée du Temple à la Conciergerie. Questionnée devant le Tribunal révolutionnaire, elle avoua qu'elle avait été peinte « en pastel » dans sa seconde prison, et notamment par « Coëstier, peintre polonais ». On imagine les obstacles et les difficultés que l'artiste eut à surmonter pour pénétrer dans la Conciergerie et immortaliser les traits de la reine-prisonnière. En tout cas, il dut achever son portrait dans son

atelier d'après des esquisses faites en prison, et il est vraisemblable qu'il s'est servi du premier portrait, ou de son ébauche.

Le portrait de la Conciergerie a été reproduit maintes fois à l'huile ou à la gouache. Mycielski et Fournier-Sarlovèze en ont inventorié onze copies avant 1911. On a voulu voir dans certains exemplaires des œuvres originales (ceux du duc de Mortemart, du comte d'Arenberg et du comte H. de Béarn). Un portrait au crayon de la collection de la duchesse d'Uzès, avec inscription « dessiné au Temple après la mort du roi », mérite, d'après Z. Batowski, un nouvel examen. Après tout, il est vraisemblable que plusieurs répliques aient été faites par le peintre lui-même, à une époque où ses moyens d'existence étaient fort réduits.

Un autre titre de gloire d'Alexandre Kucharski est d'avoir fixé pour la postérité les traits du Dauphin. Le célèbre portrait du malheureux prince, appartenant à Mme Widor, est signé et daté de 1792. Il en existe des copies. Celui qui se trouve au Petit Trianon n'est qu'une réplique de l'original, exécuté aussi en 1792, et qui avait appartenu à la duchesse d'Angoulême. Ces deux portraits sont postérieurs à la miniature sur ivoire représentant le Dauphin, que la reine portait au cou et qu'elle offrit plus tard à la marquise de Tourzel.

La Révolution semble avoir porté un coup rude à l'activité de l'artiste, qui jusque-là s'était déployée, en général, dans le monde le plus représentatif de l'ancien régime. Les œuvres qu'il a exécutées après ce grand bouleversement nous sont peu connues. Del Tal mentionne le portrait de la femme du peintre (1809) et celui de M. Martinet (1813). Alexandre Kucharski passa les dernières années de sa vie dans un petit appartement rue des Petits-Augustins, et ensuite rue Saint-Benoît. En 1815, il s'installa à l'asile Sainte-Périne à Paris, et c'est là qu'en 1819 il finit ses jours.

Les traits de son visage nous ont été conservés grâce à un portrait en miniature fait, en 1797, par son ami Perrin et qui est une œuvre maîtresse.

L'étude de Z. Batowski sur ce peintre polonais d'école française présente toutes les marques qui caractérisent ses travaux sur l'histoire de l'art : vaste documentation, sens critique aigu, aptitude à situer les tableaux examinés dans le cadre historique. Dans celle qu'il a consacrée à cet artiste, il a su tirer parti des sources françaises aussi bien que des sources polonaises. Il est plus aisé de réunir des renseignements sur Alexandre Kucharski que d'étudier son œuvre, dit-il, en terminant. Ce qui en reste dans les collections publiques de Paris ne peut en donner qu'une faible idée. Jusqu'à présent il nous apparaît comme un de ces peintres dont les tableaux sont difficiles à discerner du premier coup d'œil. Il n'est pas absolument original ni indépendant dans le portrait, c'est à-dire dans le genre qu'il a cultivé presque exclusivement. Parmi les portraitistes français de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, il en est assurément auxquels Alexandre Kucharski est apparenté (en particulier J.J. Hauer et Mme A. Labille-Guiard). Pour le reconnaître, nous n'avons comme critérium que les portraits de Marie-Antoinette et du Dauphin, ainsi que celui de Wielhorski. C'est bien peu quand on songe à une activité de cinquante années dans un pays où les œuvres d'art se sont généralement conservées même à l'époque troublée de la Révolution. Le nom de Kucharski ne parvint pas à se bien fixer dans l'histoire de la peinture française du XVIII^e siècle. Et s'il n'a

pas été complètement oublié, c'est en raison des circonstances extraordinaires qui lui ont permis de devenir le dernier peintre de Marie-Antoinette et du Dauphin (1).

ZYGMUNT BATOWSKI, né à Lwów en 1876, étudia l'histoire de l'art à l'Université de Lwów où il fut le disciple du prof. Jan Bołoz-Antoniewicz, l'éminent spécialiste bien connu aussi à l'étranger. Ses nombreux voyages scientifiques lui firent visiter tour à tour la France, la Belgique, la Hollande, l'Italie, l'Autriche et l'Allemagne. Dès 1917, il fut appelé à la chaire d'histoire de l'art, créée à l'Université de Varsovie, qui, après une longue interruption, reprenait enfin ses activités. C'est à l'art et à la culture artistique polonaise du XVII^e et du XVIII^e siècle que Batowski a consacré la plupart de ses travaux. Dès 1911, il publiait une monographie monumentale consacrée au peintre français Jean-Pierre de la Gourdain Norblin. Ces recherches amenèrent Batowski à s'occuper d'une manière plus spéciale de l'œuvre picturale de Rembrandt.

C'est pourtant l'époque du règne de Stanislas-Auguste Poniatowski qui a été le principal objet de ses investigations scientifiques. Il est l'auteur de plusieurs catalogues détaillés illustrant les collections d'œuvres graphiques qu'avait rassemblées le roi et que la Pologne eut la chance de récupérer à l'issue de la première guerre mondiale. Indépendamment de ses nombreux essais qui caractérisent les peintres, sculpteurs et architectes polonais vivant au XVIII^e siècle, il faut citer surtout les ouvrages que l'auteur a consacrés à l'activité exercée en Pologne par les artistes étrangers. Dans ce domaine, Batowski a publié un ouvrage des plus détaillés sur Jean Pillement, peintre représentant le rococo et le style exotique ; dans ses itinéraires artistiques, il a suivi pas à pas le dessinateur Jean Christian Kamsetzer, né à Dresde ; il a réussi à rassembler de nombreux documents inédits illustrant les activités exercées en France et en Russie par l'architecte B.C. Rastrelli ; enfin il a pu donner des précisions intéressantes sur le séjour que fit en Pologne le peintre hollandais du XVII^e siècle, Abraham Van Westervelde. Ces ouvrages nous fournissent à peine quelques exemples caractéristiques de l'importante œuvre scientifique que le professeur Batowski a laissée à la postérité.

Les savants étrangers connaissent fort bien Z. Batowski par sa collaboration au grand ouvrage collectif allemand de Thieme-Becker, *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler*. A partir du XXII^e volume, paru en 1928, jusqu'en 1939, sa contribution au *Lexikon* ne comprend pas moins de 362 biographies d'artistes et 44 notes complémentaires à des biographies dues à d'autres spécialistes. Pour ne mentionner que quelques-uns parmi les articles de Batowski, citons dans le volume XXII un paragraphe sur le sculpteur français Jean-André Lebrun ; dans le volume XXIV, sur les trois peintres français Louis Marteau, Silvestre de Mirys et Silvestre-David de Mirys ; dans le volume XXVII, sur Antonina Préchamps, l'élève d'Ingres, qui épousa un Polonais, Hryniewicz, et s'établit en Pologne ; enfin dans le volume XXXIV, sur un élève d'Horace Vernet, Charles Santoire de Varenne. On peut trouver également des contributions posthumes dues à la plume de Batowski, dans les deux derniers volumes, le XXXV paru en 1942 et le XXXVI paru en 1947, de l'*Allgemeines Lexikon* de Thieme-Becker.

Ni la déclaration de la guerre en 1939, ni la fermeture par les Allemands de l'Université de Varsovie n'interrompirent le travail scientifique du

(1) Dans une note, les éditeurs de ce travail posthume de Z. Batowski expriment leurs remerciements à toutes les personnes qui ont contribué à compléter le manuscrit et à le préparer à l'impression. On y trouve deux noms français : Mlle Marguerite Jallut et M. Pierre Francastel, ancien directeur de l'Institut Français en Pologne.

professeur Batowski. Il avait sur le chantier un ouvrage important sur l'activité des artistes polonais à l'étranger. Malheureusement la plupart de ces essais composés en pleine guerre, disparurent au cours des incendies provoqués par l'insurrection de Varsovie (août 1944). N'ont échappé au désastre que quelques études concernant soit des artistes polonais comme Kucharski, soit des peintres étrangers qui ont travaillé en Pologne comme Mme Vigée-Lebrun, Bacciarelli et G. Guglielmi. Ces travaux, revus et complétés, seront publiés bientôt grâce aux soins des élèves du maître.

C'est le 1er septembre 1944, en pleine insurrection de Varsovie, que le professeur Zygmunt Batowski fut assassiné par les hitlériens.

LES TRADUCTIONS POLONAISES DE L'ŒUVRE DE DIDEROT ET LES ÉTUDES POLONAISES LE CONCERNANT

Les travaux d'érudition sur Diderot, bien que publiés à un rythme de plus en plus fréquent, ne sont pas encore parvenus à jeter une lumière suffisante sur la personnalité et l'œuvre de Diderot ainsi que sur l'influence que ce grand esprit du XVIII^e siècle n'a cessé d'exercer. C'est bien ce qu'avaient constaté dans son précieux ouvrage sur *L'humanisme de Diderot* (1932, p. 184) M. Jean Thomas, ainsi que M. Jean Fabre dans son excellente édition du *Neveu de Rameau* (1950, pp. 287 et suiv.). Des savants allemands, tels que Herbert Dieckmann dans son *Stand und Problem der Diderot-Forschung* (1931) et Ernst Robert Curtius dans son *Europäische Literatur und Lateinisches Mittelalter* (1948, pp. 556 et suiv.) ont abouti aux mêmes conclusions.

En Pologne, c'est en commençant par son œuvre dramatique que l'on a entrepris de traduire Diderot. C'est en 1780 que parut, sous la signature de F. Zabłocki, la traduction ou plutôt l'adaptation du *Père de famille*, dont le « père du théâtre polonais », Wojciech Bogusławski donna, en 1820, une traduction nouvelle.

Ce n'est qu'un siècle plus tard, en 1910, que le grand poète polonais Staff, fit paraître à Lwów, dans la « Bibliothèque du Symposium », une excellente traduction de ce chef-d'œuvre de Diderot qu'est *Le Neveu de Rameau* sous le titre *Kuzynek mistrza Rameau*.

L'admirable traducteur de tant de chefs-d'œuvre de la littérature française que fut Tadeusz Boy-Zeleński a, parmi les 150 ouvrages traduits, fait connaître au lecteur polonais *Jacques le Fataliste* de Diderot (*Kubus fatalista i jego pan*, 1915), dont on a, en 1947, tiré une nouvelle édition.

C'est avec plaisir que nous mentionnons aujourd'hui la parution d'un nouveau volume de traductions de Diderot faites par JAN KOTT, le jeune critique et poète qui est, depuis deux ans, professeur de littérature française à l'Université de Wrocław. Ce recueil, édité en 1950 par le « Czytelnik » de Varsovie, comprend la traduction polonaise des essais suivants : *Paradoxe sur le comédien* ; *Salons* (extraits) ; *Entretien entre d'Alembert et Diderot* ; *La Suite de l'entretien* (le traducteur a préféré un titre différent : « Entretien entre Mademoiselle de l'Espinasse et le docteur Bordeu) ; *Qu'en pensez-vous ?* ; *Principes de politique des souverains*.

Ce sont, du point de vue littéraire, des traductions de belle qualité. L'adaptation polonaise du *Paradoxe sur le comédien* coïncide avec l'intérêt accru que les milieux français portent à cet ouvrage et dont viennent de témoigner récemment deux livres. C'est d'abord la nouvelle édition du *Paradoxe*, due aux soins de Marc-Blanquet (Editions Nord-Sud, 1949), remarquable, entre autres, par son précieux appendice où les grands artistes de la scène française tels que Jean-Louis Barrault, Bernard Blier, Béatrice Bretty, Beatrix Dussane, Edwige Feuillère, Louis Jouvet, et d'autres encore, nous disent ce qu'ils pensent des opinions de Diderot sur le théâtre.

C'est, ensuite, Yvon Belaval qui vient de faire paraître un commentaire détaillé du même *Paradoxe* (*L'Esthétique sans paradoxe de Diderot*, Gallimard 1950).

Jan Kott est lui-même à la fois auteur de quelques pièces de théâtre et critique dramatique, ce qui explique l'intérêt qu'il a porté au *Paradoxe* du grand Encyclopédiste. De même, si le jeune essayiste a choisi de traduire les *Principes de politique des souverains*, c'est que, à l'issue de lectures prolongées de Tacite (qu'il avait pu, pendant les années de guerre, connaître dans la traduction du prof. Seweryn Hammer) et après avoir formulé ses réflexions dans un bel essai publié en 1946, il s'intéressa vivement aux remarques de Diderot en marge des œuvres de l'historien des Césars.

Le nombre des travaux polonais d'érudition concernant Diderot, si on le compare avec la quantité de ceux dont sont l'objet ses contemporains, comme Voltaire et surtout J.-J. Rousseau, est plus que modeste. Ce petit nombre est pourtant compensé par la haute qualité des ouvrages qu'a publiés à ce sujet le professeur Władysław Folkierski. Dans ses *Etudes sur le XVIII^e siècle* (1925), éditées en polonais, il a défini les relations qui existaient entre Diderot et Shaftesbury, tandis que dans sa thèse fondamentale, écrite en français et publiée en 1925, *Entre le classicisme et le romantisme*, il a consacré à l'étude des jugements esthétiques de Diderot plus de 150 pages (pp. 355-518).

En guise de préface au volume de traductions de Diderot que nous venons de mentionner, M. Jan Kott a fait imprimer en tête de son livre un essai extrait de son recueil d'études d'histoire littéraire : *Szkola Klasyków* (L'Ecole des Classiques, Varsovie 1950). La méthode scientifique de l'auteur ne nous est pas inconnue puisqu'il l'a exposée dans son détail tout au long de ses études théoriques ; c'est d'ailleurs de cette méthode qu'il s'inspire dans ses essais publiés depuis la fin de la guerre, études concernant aussi bien la littérature polonaise que les lettres anglaises (Defoë, Swift, Dickens) et françaises (le roman français au XVIII^e siècle, Sainte-Beuve, Stendhal, André Gide, Malraux). C'est la méthode du matérialisme dialectique.

Dans son étude-préface sur Diderot, Jan Kott reprend, en les enrichissant, les opinions sur cet écrivain que le lecteur français connaît par deux ouvrages parus avant la guerre dans la collection du « Groupe d'Etudes Matérialistes » de Paris, dirigée par le professeur Georges Friedmann : la monographie du savant russe I.K. Luppol (1936) et celle du critique marxiste français, Jean Luc (1938). Ceux des lecteurs qui connaissent le russe peuvent aussi consulter dans le premier volume de l'*Histoire de la Littérature Française*, éditée en 1946 par l'Académie des Sciences de Moscou, le chapitre que K.N. Derjavine y a consacré à Diderot (pp. 726-759).

Citons pour terminer quelques aperçus, tirés de l'essai-préface de Jan Kott : « Diderot à cette époque qui précède immédiatement le combat final de la bourgeoisie contre le régime féodal, en est le grand éducateur... A côté d'écrivains tels que La Mettrie et le baron Holbach, sa figure se profile devant nous comme celle de l'un des matérialistes les plus conséquents... Ses idées, étonnantes de nouveauté, font prévoir les découvertes futures en matière de biologie... L'esprit de Diderot, foisonnant de richesses toujours nouvelles, l'étendue imposante de son champ d'investigation l'égalent incontestablement aux plus grands humanistes de la Renaissance... Grand écrivain comme eux, il fut, comme eux, un écrivain militant... Diderot a été un des plus éminents précurseurs du réalisme... C'est avec une lucidité admirable que, à la veille même du combat final contre le féodalisme, Diderot a su voir et définir les tâches sociales qui incombent à l'art... C'est dans les *Salons* de Diderot que nous apprenons d'une manière très nette à lire dans le style même des tableaux les idées du peintre. Car la lutte pour les styles, la lutte pour les goûts du public est, en fin de compte, toujours un combat d'idées : ceci est la grande leçon de Diderot. Et voilà pourquoi, nous semble-t-il, Marx plaçait Diderot au-dessus de tous les autres écrivains... »

OUVRAGES SUR FREDERIC CHOPIN

L'année 1949 — celle du centenaire de la mort de Frédéric Chopin — nous a apporté de nombreux ouvrages, traités, publications et articles de circonstance, ainsi que des ouvrages plus importants, édités en Pologne et à l'étranger. Nous voudrions attirer ici l'attention du lecteur sur le livre de BRONISLAW EDWARD SYDOW : *Bibliografia F.F. Chopina* (Bibliographie de F.F. Chopin), publié en 1949 par la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie (XXVIII + 586 pp.).

Si l'on se rappelle que la bibliographie du même sujet publiée en 1933 par Mme Bronisława Wójcik-Keuprulian ne comprenait en tout que 150 positions bibliographiques, le mérite de M. Sydow, qui a réussi à en rassembler 8.700, nous apparaît aussi indiscutable que digne d'éloge.

Dans sa première partie, le livre de M. Sydow traite de l'œuvre même de Frédéric Chopin : elle se compose d'abord d'ouvrages numérotés par « opus », de ceux que l'artiste laissa sans numéros, d'œuvres posthumes et de celles enfin qui n'avaient pas été publiées jusqu'à ce jour. Il y en a au total 240 qui constituent 118 articles, plus 168 articles qui comprennent les publications traitant de ces ouvrages. Les matériaux strictement biographiques — enregistrés dans 2.774 articles — sont suivis de matériaux de musicologie et de musicographie qui comprennent 1.048 articles. Les ouvrages d'ordre littéraire et musical auxquels l'œuvre et la vie de Chopin ont servi d'inspiration sont représentés par 642 numéros. Ce groupe ne comprend cependant pas les transcriptions pour instruments divers et pour voix de l'œuvre de Chopin qui sont pourtant très nombreuses. Les publications et articles parus à diverses occasions ne comptent pas moins de 3.316 numéros. Ils sont groupés selon le sujet traité : Żelazowa Wola, Majorque, le tombeau de Chopin à Paris, le monument de Chopin à Var-

sovie, le centenaire de la naissance de Chopin en 1910, l'Institut Frédéric Chopin à Varsovie, les concours internationaux pour jeunes virtuoses organisés à la mémoire de Chopin, l'Exposition Chopin à la Bibliothèque Polonaise de Paris en 1937, l'année du centenaire de la mort de Chopin en 1949, etc.

Quant au groupe comprenant la critique et les comptes rendus des publications sur Chopin, il comprend 621 numéros, tandis que l'on en cite 161 qui s'occupent de l'iconographie du grand compositeur.

La *Bibliographie* de B.E. Sydow continue à être tenue à jour de façon régulière dans la revue trimestrielle, le *Kwartalnik Muzyczny* (Varsovie-Cracovie).

Il faut citer à cette occasion l'essai : *Chopin et Delacroix : l'histoire d'un portrait*, que M. Sydow a publié en polonais dans le *Kwartalnik Muzyczny* de 1949 (p. 15-27).

Dans cet article, l'auteur nous renseigne sur le sort de deux tableaux fameux de Delacroix : le portrait de Chopin, au Musée du Louvre, et celui de George Sand, à la Collection Hansen de Copenhague. M. Sydow se rallie à l'opinion que ces deux portraits, aujourd'hui séparés, n'auraient, à l'origine, fait qu'un seul et même tableau que l'on aurait partagé en deux aux environs des années 1865-1873 soit à l'instigation du fils de George Sand, Maurice, qui, comme on le sait, détestait Chopin, soit simplement pour rendre plus facile la vente de cette œuvre d'art. Ce sont les mois de juillet ou d'août 1838 que M. Sydow cite comme date probable de l'exécution de ce portrait à deux personnages.

L'auteur, dans son article, se fonde sur la littérature du sujet qui est fort abondante ; il semble toutefois ne pas avoir profité de l'article d'André Joubin publié par la Bibliothèque Polonaise de Paris dans son annuaire *La France et la Pologne* (vol. II., 1939, p. 3-70) et qui traite du même sujet. Enregistré, il est vrai par M. Sydow à la page 93 de sa *Bibliographie de Chopin*, cette contribution d'André Joubin au problème a dû rester pour M. Sydow inaccessible ; ceci s'explique, si l'on se rappelle que le volume II de *La France et la Pologne* est sorti à la fin de 1939, c'est-à-dire bien après le début des hostilités entre la Pologne et l'Allemagne, qui eurent pour effet d'éloigner l'auteur de Paris pour la durée de la guerre (1).

CONTRIBUTION A UNE BIOGRAPHIE

D'OLGA BOZNAŃSKA

HELENA BLUMÓWNA, *Olga Boznańska, 1865-1940* (Institut d'Etat d'Histoire de l'Art, Varsovie, 1949, 104 pages).

La contribution de Mlle Hélène Blum présente un caractère par excellence biographique et ne s'occupe nullement de porter un jugement de

(1) Sur le portrait de Chopin, exécuté par Delacroix, cf. l'essai de Jean-Louis Vaudoyer : *Chopin et son ami Eugène Delacroix* (*La Revue Française*, avril 1949 p. 51-53) et les remarques de Suzanne Tenand dans sa « vie romancée » : *Portraits de Chopin* (Les Editions à l'Enfant-Poète, Paris 1950, p. 170).

valeur sur les œuvres du peintre. Elle est fondée sur les lettres, inconnues jusqu'ici, qu'échangea Olga Boznańska avec sa sœur Iza, ainsi que sur celles, moins nombreuses, que les amis adressèrent à Olga. Ces lettres, au nombre de 99, sont publiées dans un appendice de l'ouvrage.

Olga Boznańska, fille d'Adam Boznański, ingénieur polonais (1838-1906), qui fit ses études en France, et d'une Française, Eugénie Mondan (née en 1832 à Valence, décédée en 1892), fut élevée à Cracovie dans une atmosphère d'aisance relative et put dès sa tendre jeunesse se consacrer à l'art. Après un long séjour à Munich, elle s'établit en 1898 à Paris qu'elle ne quitta plus jusqu'à sa mort. D'après les lettres qui nous sont parvenues, on ne peut guère se faire d'opinion sur l'impression que Paris fit sur le peintre. On y trouve de brèves mentions sur la beauté de la ville, des jugements pleins d'estime sur quelques peintres français, sur Carrière en premier lieu, mais en général cette correspondance traite presque exclusivement d'affaires personnelles. Par les récits de ses amis, nous n'ignorons pas que, à son arrivée à Paris, Boznańska avait déjà, quant aux problèmes essentiels de l'art, une opinion formée et bien à elle, son talent de peintre ayant eu déjà le temps de mûrir à Munich. Une fois à Paris, ayant horreur de la vie des salons, elle se consacra entièrement à son labeur. Aussi bien nous connaissons dans ses détails la part que Boznańska a prise aux expositions parisiennes de l'époque.

Les documents, que publie Mlle Hélène Blum, nous présentent le côté tragique de la vie de Boznańska sous un jour nouveau. Séjournant à Paris en même temps que sa sœur Iza, musicienne de talent, elle dut pourtant habiter séparément, ne réussissant pas, malgré la grande affection qu'elle portait à sa sœur, à s'habituer au caractère de celle-ci. De son côté, Iza, dans la plupart des lettres citées par Mlle Blum se plaint de la « conduite bizarre », selon son expression, d'Olga, de son amour de la solitude, de ses inclinations à une bienfaisance qui dépassait les bornes puisqu'elle pourvoyait d'argent des personnes qui ne le méritaient nullement. C'est à maintes reprises qu'Iza confie à ses amis de Cracovie qu'elle a fait acheter des tableaux de sa sœur par personnes interposées afin de lui venir en aide.

Souffrant d'un déséquilibre nerveux, Iza Boznańska se suicida en 1934, et cette mort tragique abattit complètement Olga. C'est alors que commence la période la plus douloureuse de la vie de l'artiste qui, bien que ses forces physiques déclinaient de jour en jour, ne cessait de créer. L'Etat Polonais essaya de lui venir en aide : elle obtint en 1934 le prix national de peinture ; à Varsovie on créa un comité chargé spécialement de subvenir à ses besoins ; enfin tous les musées polonais se firent un honneur de lui acheter de nombreuses toiles.

Les ultimes années de la vie du grand peintre, sa lutte contre la maladie qui la minait, son abattement moral ont trouvé un écho fidèle dans les lettres de M. Jan Szymański, conseiller de l'Ambassade de Pologne à Paris qui s'était chargé des affaires d'Olga Boznańska jusqu'au jour de sa mort, survenue en 1940.

L'ouvrage de Mlle Hélène Blum n'est qu'une contribution préparatoire à une vaste monographie dont le manque se fait nettement sentir aujourd'hui. La Pologne possède, il est vrai, de nombreuses œuvres de l'artiste, mais d'autres toiles, aussi nombreuses et plus marquantes peut-être, se

trouvent encore à Paris et aux Etats-Unis. Aussi Mlle Blum termine-t-elle son ouvrage en demandant à qui de droit de rassembler les matériaux les plus complets concernant la vie et l'œuvre de Boznańska. L'auteur pense que c'est une des tâches les plus pressantes qui attendent les historiens de l'art polonais.

PROBLEMES D'URBANISME

TADEUSZ TOLWINSKI, *Urbanistyka* (L'urbanisme), Varsovie, 1948. (Ier vol. 335 p., II. vol. 392 p. avec de nombreuses planches et gravures).

Voici que nous parvient, publiée par le Ministère Polonais de la Reconstruction, la troisième édition, corrigée et augmentée, du manuel d'urbanisme de l'ingénieur Tadeusz TOLWINSKI.

Le premier volume nous entretient de types divers de construction de villes, et ceci jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Comme exemples qui peuvent illustrer le mieux les tendances urbanistes du Moyen-Age, l'auteur a choisi les villes d'Orvieto, d'Assise, de Pérouse ainsi que quelques villes françaises : parmi celles-ci, c'est la naissance et le développement des cités de Carcassonne, d'Avignon, de Montauban et d'Aigues-Mortes que l'auteur a traités avec le plus de détails. Plus loin, des villes italiennes comme Sienne, Bologne, Padoue, Florence, Venise et Rome servent à illustrer l'architecture de la Renaissance, tandis que les monuments de la Rome des Papes nous font mieux comprendre les tendances de l'art baroque en architecture. Enfin, c'est en analysant le plan de la ville de Varsovie que l'auteur fait ressortir l'influence qu'a exercée l'école française sur le plan et la construction des villes de Pologne.

Quant au second volume, il s'occupe de l'architecture de la cité moderne. Les exemples les plus nombreux — ceux des villes polonaises mis à part — ont été puisés dans des pays comme les Etats-Unis d'Amérique et la France. Il sera intéressant de citer l'opinion de M. T. Tolwiński sur l'œuvre en matière d'urbanisme de Napoléon III et du baron Haussmann :

« On pourrait facilement comparer l'œuvre immense qu'ils nous laissent à un cataclysme élémentaire qui transfigure soudain le visage de toute une région. Aujourd'hui, après tant d'années passées qui nous permettent de contempler leur œuvre avec un certain recul, on a le droit d'affirmer avec certitude que Haussmann, véritable génie organisateur et financier, n'avait pas réussi à diriger son immense effort entièrement sur la voie la meilleure. Il semble qu'une certaine incompréhension de la fonction publique et sociale de la cité moderne, le fait de ne pas avoir su faire coopérer d'une façon harmonieuse tous les facteurs, enfin une certaine étroitesse de vues soient venus entraver une réalisation parfaite, surtout si l'on y ajoute l'imagination débordante et l'ambition sans limites des deux hommes d'Etat. Ni l'un ni l'autre ne semblent avoir réalisé l'importance cruciale du problème ferroviaire qui, à cette époque, devenait de jour en jour plus brûlant. Ils ont négligé, d'autre part, la question des transports urbains et ceci bien qu'à la même époque des villes, comme Londres et New-York, eussent déjà commencé à construire leur métro.

Enfin ils ont refoulé à l'arrière-plan les projets d'assainissement des quartiers du centre de la ville qui devaient améliorer les conditions de vie des masses parisiennes. Voilà — continue l'auteur — les principales lacunes qui déparent cette œuvre grandiose. Une occasion, unique sans doute dans l'histoire de l'Europe, de parfaire une œuvre mémorable s'il en fût, et peut-être unique dans les fastes de l'urbanisme mondial, a été perdue, faute d'avoir su la hausser au niveau même de l'effort économique de la France entière et de sa capitale. La splendeur tout en surface d'un Paris totalement transformé avec tout ce qu'il avait de représentatif dans son rôle de capitale, que tenait tellement à faire ressortir Napoléon III, n'a pas manqué d'exercer une influence très nettement marquée sur la conception architecturale de presque toutes les villes bâties depuis. Mais, comme les ressources d'ordre financier et culturel dont disposait Paris leur faisaient défaut et qu'elles se trouvaient dans l'impossibilité de s'épanouir à une échelle aussi grandiose, toutes les imitations de Paris que l'on peut voir n'incarnent que de pitoyables caricatures des grandes théories dont s'était inspiré Haussmann. Voilà comment le grand Paris transformé arrivait, par l'action même de son exemple, à aboutir à des résultats franchement négatifs ». (II p. 79-80).

ŒUVRES D'ART, IMPRIMÉS ET MANUSCRITS POLONAIS EN FRANCE

LES LIVRES POLONAIS A HYERES

La dernière guerre a été particulièrement dévastatrice pour le patrimoine culturel polonais. Ce qui n'a pas été détruit par les bombes et le feu, a été condamné par les occupants à une destruction systématique. La seule évocation de Varsovie, presque complètement transformée en ruines, suffit pour mesurer l'étendue du désastre. Enormes et irréparables furent les pertes subies par les musées, les bibliothèques et les archives polonais.

Aussi la recherche et le dénombrement de tout ce qui pouvait rester en Pologne et à l'étranger a-t-il été un devoir impérieux pour tout Polonais. C'est pourquoi, en pleine guerre, parmi les réfugiés en France naquit l'idée de cataloguer les « polonica », c'est-à-dire tous les imprimés concernant la Pologne, y compris les écrits polonais et les ouvrages faits par des Polonais. Ce travail commencé, sous les auspices de l'Y.M.C.A. Polonaise, en 1943, ne put être poursuivi que dans la partie non occupée de la France, le Midi. Là, grâce à un travail effectué dans des conditions très difficiles, on a réussi à décrire, dans un catalogue, plus de 9.000 publications, concernant la Pologne, trouvées dans 25 bibliothèques publiques, universitaires ou municipales, des 15 villes suivantes : Avignon, Carpentras, Clermont-Ferrand, Chambéry, Grenoble, Lyon, Limoges, Marseille, Montpellier, Nice, Nîmes, Périgueux, Roanne, Toulouse, Valence. Ce catalogue comprend 738 pages dactylographiées et a été photocopié en 10 exemplaires.

Le nombre relativement important des « polonica », trouvés dans les bibliothèques françaises, s'explique par le fait que pendant les 150 dernières années diverses localités abritèrent des émigrés polonais, politiques principalement.

Etant donné les pertes subies par les bibliothèques polonaises et la disparition de nombreux livres rares, cet inventaire est de la plus grande utilité. En effet, c'est surtout la très riche littérature polonaise d'émigration qui a subi beaucoup de dommages par suite de l'incendie de la Bibliothèque de l'Armée à Varsovie où avaient été déposées les précieuses collections du Musée de Rapperswil, transférées de Suisse en Pologne après la première guerre mondiale. A ceci s'ajoutent les pertes de la Bibliothèque Polonaise de Paris, dont les livres confisqués par les Allemands, ne purent être récupérés qu'en partie.

Cet inventaire a permis de constater non seulement l'existence d'un grand nombre de livres publiés par les émigrés, mais celle aussi de livres polonais anciens, notamment à Grenoble, et même celle de précieux manuscrits concernant la Pologne, à Carpentras.

*

**

A toutes ces bibliothèques du midi de la France il faut ajouter la Bibliothèque Municipale d'Hyères, qui n'a pas été incluse dans le catalogue. L'histoire des « polonica » y est en effet bien caractéristique, car elle est également liée à celle de l'émigration politique polonaise.

La ville d'Hyères, se trouvant sur la route de Marseille à Nice, est une ancienne station de repos. Aussi fut-elle fréquentée par les Polonais, tels que le poète Bohdan Zaleski et, vraisemblablement, Adam Mickiewicz et sa famille. Pendant la dernière guerre, on y installa également un important centre d'accueil pour les Polonais.

Les « polonica » de la Bibliothèque Municipale nous fournissent également la preuve des liens qui unissaient les Polonais à Hyères. Cette bibliothèque doit son existence à Alphonse Denis, qui fut un soldat, un homme politique et un homme d'étude, un bourgeois mondain et un mécène.

Né en 1794, Alphonse Denis fit ses études au lycée de Versailles, passa une année à l'Ecole Militaire de Saint-Cyr et en sortit sous-lieutenant d'infanterie en 1813. Il prit part à la campagne de France, fut mis en demi-solde à la Restauration et renonça aux armes pour employer ses loisirs forcés à l'agriculture, à la politique et aux belles-lettres. Comme homme politique, A. Denis fut maire d'Hyères, sa ville natale, de 1830 à 1848, conseiller général du Var et député de Toulon.

Il mourut en 1876, à l'âge de 82 ans, ayant légué à sa ville natale toute sa bibliothèque ainsi que son château et ses jardins.

Les relations d'A. Denis avec les Polonais ont dû commencer assez tôt, probablement pendant son séjour à l'armée, car c'est lui qui est l'éditeur des chefs-d'œuvre du théâtre polonais, parus en 1823 (1). Il donne d'ailleurs les motifs de son entreprise, en écrivant dans la préface de cet ouvrage :

(1) Dans la collection : *Chefs-d'œuvre des Théâtres Etrangers* le volume XXIII est consacré aux *Chefs-d'œuvre du Théâtre Polonais* (Feliński, Węzyk, Niemcewicz, Ogiński, Mowiński, Kochanowski), Paris, Ladvocat, libraire, 1823.

« Enfuis de la Pologne, braves compagnons d'armes, seuls et derniers alliés de la France malheureuse, je dois rappeler ici votre noble caractère. Si le théâtre national offre un naïf tableau de votre courage et de votre loyauté ; si, parmi les tableaux de la scène, se dessinent quelques personnages de votre antique histoire périssant, victimes de leur fidélité et de leur dévouement, le lecteur français pourra dire avec satisfaction : Tels ils étaient alors, tels ils se sont montrés à nos yeux, soit qu'ils nous frayassent un passage à travers l'Europe septentrionale, soit que, dans les plaines de Pologne, ils protégeassent de leurs derniers escadrons les débris de nos armées. A ceux qui regarderaient cet élan de mon cœur comme une digression inutile, ou tout au moins comme un hors-d'œuvre, je répondrai que, soldat moi-même, il m'était difficile de laisser passer cette occasion sans me rendre solidaire pour ma nation, et sans faire entendre la voix de la reconnaissance ».

A. Denis a continué à entretenir des relations avec les Polonais et il n'y a aucun doute que les émigrés fréquentaient ses salons toujours ouverts, à Paris et à Hyères. C'est encore lui qui appuya, en 1840, au Parlement, la proposition gouvernementale en vue de créer une chaire des littératures slaves au Collège de France, que devait occuper Adam Mickiewicz.

Tout ceci explique l'existence dans la bibliothèque d'A. Denis, et ensuite dans celle de la ville d'Hyères, de livres concernant la Pologne et de livres polonais, qui ont dû jadis être plus nombreux, mais écrits dans une langue étrangère ont pu s'égarer plus facilement.

La bibliothèque municipale d'Hyères se compose de quatre parties distinctes : 1) le fonds de lecture populaire ; 2) la bibliothèque régionale et hyéroise ; 3) la bibliothèque encyclopédique qui comprend tous les ouvrages édités depuis 1800, présents à la Bibliothèque Municipale ; 4) la « Réserve du Fonds A. Denis ».

Cette dernière comprend les ouvrages précieux, rares ou remarquables par leurs particularités bibliographiques ou historiques, réunis par A. Denis. Ils sont au nombre de 483. Afin d'en assurer la sauvegarde un catalogue descriptif a été rédigé par M. Eugène Coulet et publié en 1937 par la ville d'Hyères.

**

Liste des « polonica » à la Bibliothèque Municipale d'Hyères

1. Johannis Maccovi, *Metaphysica. Accedit ejusdem Tractatus de Anima separata, nunc primum excusus.* Amstelami, apud Joa. Janssonium. In-12, 407 pp. + 24 nc. pour la table et index. (2)
(Catalogue des livres anciens, B. 68).
2. *Moyse sauvé*, idylle héroïque du sieur de Saint-Amant à la Sérenniss. Reyne de Pologne et de Suède (La Sphère). A Leyde, chez Jean Sambix, 1654. Pet. in-12 de 18 ff. y compris les titres, gravé et imprimé, 188 pp. de texte et 6 ff. de table.
(Catalogue des livres anciens, B. 76).

(2) Johannes Mac(c)ovius (= Jan Makowski), théologien polonais (1588-1644).

3. Johan Jonston *Historiæ Naturalis de Quadrupedibus Libri, cum aeneis figuris*. Amst. ap. Jean. Jacobi Fil. Schipper, 1667. In-fol., titre gravé, 165 pages sur 2 col. et LXXX pl.
(Catalogue des livres anciens, E. 30).
- 4) (Du même), *Historiæ Naturalis de Insectis Libri III. De Serpentibus et Draconibus Libri II, cum aeneis figuris*. Mêmes indic. 147 pp. et VIII pl. + 36 pp. et XII pl.
(Catalogue des livres anciens, E. 30) (3).
- 5) *Chefs-d'œuvre des Théâtres Etrangers. Chefs-d'œuvre du Théâtre Polonais*, publiés par A. Denis. Paris, Ladvoat, libraire, 1823.
- 6) *Pamiętnik Emigracji*, wydawany przez Michała Podczaszyńskiego, Paryż 1832-1833. Część I i II. Deux volumes reliés. Dédicace manuscrite: « Kamillovi Mochnackiemu w dowód szacunku i na pamiątkę bardzo i bardzo dawnej przyjaźni. Paryż 27 Marca 1833. M. Podczaszyński ».
- 7) J.U. Niemcewicz *Zbiór Pamiętników o Dawnej Polsce*. Warszawa 1822. Quatre volumes reliés.
- 8) *Zdanie sprawy Towarzystwa Trzeciego Maja w dniu 30 Listopada 1845 r.* Paryż 1846.
- 9) *Zagajenie Sesyj Publicznych Uniwersytetu Wileńskiego w 1807-1814 r.* Tom. II.
- 10) Żegota Onacewicz, *Panowanie Stefana Batorego*. Warszawa 1823. Tom II.
- 11) Roman Soltyk, *Relation des Opérations de l'Armée aux ordres du Prince Joseph Poniatowski pendant la Campagne de 1809 en Pologne contre les Autrichiens*, précédé d'une notice sur la vie du Prince, enrichie de son portrait et d'une carte. Paris 1841. Imprimerie et Librairie Militaire de Gaultier-Laguénie.
- 12) Charles Forster, *La Vieille Pologne. Recueil historique et poétique*. Avec une préface de M. Saint-Marc Girardin. Troisième édition. Paris 1839. Chez Brockhaus et Avenarius.
- 13) Conrad Malte-Brun, *Tableau de la Pologne Ancienne et Moderne*. Nouvelle édition, entièrement refondue, augmentée et ornée de cartes par Léonard Chodzko, Paris 1830. Aimé-André, Libraire-Editeur. Deux volumes. Cachet : Bibliothèque de M. Denis, Hyères.
- 14) Adam Mickiewicz, *L'Eglise Officielle et le Messianisme*. Paris 1845. Au Comptoir des Imprimeurs Unis. Deux volumes. Dédicace manuscrite, sans doute d'A. Mickiewicz : « Hommage à Monsieur Alphonse Denis, député du Var ». Cachet : Bibliothèque de M. Denis, Hyères.
- 15) Claude-C. de Rulhière, *Histoire de l'anarchie de Pologne et du Démembrement de cette République*. Paris 1819. Edit. Ménard et Désenne Fils. Trois vol.
- 16) *Discours aux Grands de Pologne. Sur la nécessité de faire sortir les Jésuites de ce Royaume, pour y rétablir l'union et la tranquillité*. Par un Seigneur Polonais. Traduit du Latin. Avec les notes qui con-

(3) Jean Jonston, d'origine écossaise, né en Pologne (1603). Cf. *Bulletin du C.P.R.S.* Nr. 5, Mars 1950, p. 1.

ferment et éclaircissent les faits. A Amsterdam, chez Pierre Humbert, 1726. Un vol. de XXXIX + 5 + 100 + 12 pp.

- 17) M. G. Mably, *Du Gouvernement et des lois de la Pologne*. A Paris, chez Volland, 1790. Un vol. en deux parties de 183 et 231 p.

*

**

Nous avons pu établir cette liste en 1942 à l'aide de deux catalogues : l'un imprimé, pour les livres anciens, l'autre sur fiches. Mais il se peut que parmi les livres non-catalogués on trouve également des « polonica ». D'autre part, il est possible que le séjour à Hyères, pendant les années 1940-1942, de plusieurs centaines de réfugiés polonais ait laissé des traces dans la bibliothèque municipale. En effet, les Polonais, qui possédaient leur bibliothèque et un atelier de reliure, ont dû quitter précipitamment la ville lors de l'invasion allemande.

Boleslaw PRZEGALIŃSKI.

NÉCROLOGIE

WACŁAW BOROWY
(1890 - 1950)

Dans la personne de Wacław Borowy la science polonaise, si durement et fréquemment frappée depuis dix ans, et la cause de l'authentique humanisme, c'est-à-dire des valeurs hautes et fines qu'il entretient, viennent de faire une perte bien sensible.

Dès son premier travail de quelque envergure, son étude sur une physiologie secondaire du romantisme folklorique, Ignacy Chodźko, publiée en 1914 (1), tous ceux dont le métier ou la dilection est de suivre l'incessant et nécessaire travail qui consiste à dresser le bilan vivant et changeant des valeurs léguées par le passé, avaient compris qu'une individualité à la fois puissante et précieuse venait de se manifester dans le champ de l'histoire littéraire. C'allait être le privilège de Borowy que chaque sujet qu'il toucherait en serait transformé, que dans chaque domaine rencontré par son active curiosité il allait projeter des lumières nouvelles qui, à chaque coup, furent des lumières pleinement « illuminantes ».

Le rôle à la fois auguste et un peu inquiétant que les lettres avaient joué dans la vie des Polonais pendant la période d'asservissement politique avait eu pour corollaire presque obligé que la critique menait à propos d'œuvres d'art et d'imagination des débats d'idées et de fond plutôt que des enquêtes sur l'alchimie créatrice et sur l'adéquation entre le message

(1) Ignacy Chodźko. *Artyzm i umysłowość*, Kraków.

spirituel et les formes forgées pour le communiquer et l'imposer à la conviction des lecteurs. Et dans la dernière partie du XIX^e siècle les vastes études d'histoire et de critique littéraires avaient été plutôt l'apanage de l'école varsoivienne et donc du « positivisme » — avec ses qualités solides et sa rudesse doctrinaire — que des cénacles de Cracovie et de Lwów, presque exclusivement occupés de documentation historique et philologique. C'est dire que les vues que laissaient les Chmielowski et les Chlebowski pouvaient frapper par l'ampleur et la richesse du cadre sociologique, mais ne conduisaient pas bien loin dans l'analyse plus intime des valeurs proprement esthétiques.

Quant à la critique littéraire née sous le signe de la « Jeune Pologne », elle était si évidemment subjective, il arrivait si souvent que les essais qui s'en réclamaient ne fussent autre chose qu'affirmations de valeurs artistiques ou spirituelles, avancées bien plutôt à propos d'une œuvre donnée qu'à son sujet, il était si clair que les découvertes qu'elle pouvait faire, parfois pénétrantes et fécondes, n'étaient que l'effet d'un heureux hasard qui faisait coïncider la sensibilité profonde du critique avec un trait de la psychologie créatrice de l'écrivain, qu'elle demeurait totalement disqualifiée en tant que méthode. Et l'on conçoit sans peine que si ce hasard pouvait encore jouer avec une relative fréquence quand il s'agissait d'artistes contemporains ou de valeurs encore ou à nouveau contemporaines choisies dans l'héritage du passé, cette même tournure d'esprit appliquée à des esthétiques anciennes ne pouvait conduire qu'à des jugements purement arbitraires.

La qualité essentielle de Waclaw Borowy fut de mettre les méthodes les plus précises et même, disons mieux, les plus méticuleuses au service d'une sensibilité artistique que l'on peut bien qualifier de divinatoire et qui lui permettait de retrouver l'élément, parfois caché, parfois même combattu, qui avait infléchi dans un sens particulier les intentions conscientes de l'artiste.

Borowy, en effet, ne recula jamais devant les recherches d'archives les plus minutieuses et les plus sévères. Du passage notamment qu'il fit à Londres, il avait rapporté une masse de notes sur les déplacements dans un sens ou dans l'autre, réalisés ou simplement projetés, sur les contacts personnels, sur les souvenirs laissés sur place, dans les correspondances privées ou dans les documents d'offices, et dont il se servait ensuite pour éclairer tel ou tel problème touchant les échanges d'idées, de goûts ou de coutumes des siècles passés. C'est ainsi que, tout à la fin de sa carrière encore, il donnait dans l'ouvrage collectif *Etudes sur l'histoire de la culture polonaise* un article (2) sur les Anglais, les Ecossais et les Irlandais dans l'armée polonaise du temps de Sigismond Wasa qui était le résultat d'un vrai jeu de puzzle mené avec les bribes imperceptibles demeurées dans une masse de documents hétérogènes.

Mais ce n'était là que le soubassement du travail de Borowy. Pour avoir une idée de ce que pouvaient donner ses qualités si diverses lorsqu'elles se trouvaient combinées, rien ne vaudra comme de prendre un exemple concret qui se trouve être l'œuvre d'un quasi-débutant (3).

(2) *Studia z dziejów kultury polskiej*, Warszawa, 1949, pp. 293-313 : *Anglicy, Szkoci i Irlandczycy w wojsku polskim za Zygmunta III.*

(3) *Lazienki a « Noc Listopadowa »*, Warszawa, 1918.

Il n'était pas difficile de pénétrer, parce que cela se lisait à livre ouvert dans le texte et que c'était un phénomène coutumier chez Wyspiański, que les souvenirs visuels rapportés par le dramaturge d'une promenade faite dans le parc des Łazienki lors de son unique passage par Varsovie avaient été pour beaucoup dans la genèse et la structure de sa pièce *La Nuit de Novembre*. Et des exégètes nombreux, parfois amis intimes du poète et qui eussent pu recueillir ses confidences, s'étaient contentés d'épiloguer sur ce thème. Avec ses habitudes de précision, Borowy fut le premier à remarquer que cette promenade avait eu lieu au début de février et qu'en cette saison les statues du jardin se trouvent protégées et donc cachées par des gaines de bois. De même il nota que l'effigie de Pluton, dont le mythe joue un rôle si essentiel dans la signification spirituelle du drame, ne figure pas parmi les statues pourtant si nombreuses que l'on rencontre à l'intérieur et autour du palais de Stanislas-Auguste, et que Wyspiański n'avait cru reconnaître Cérès dans une figure qui professe représenter la Vistule que parce que l'idée-sentiment qui l'habitait lors de cette promenade solitaire le prédisposait à rencontrer Cérès coûte que coûte. Il fallait donc chercher ailleurs, et il va sans dire que Borowy trouva.

D'autre part, on s'était toujours contenté d'admettre comme un fait acquis, comme un « procédé particulier » du dramaturge, les uns pour s'en étonner et le déplorer, les autres pour l'admirer comme une preuve d'originalité, que Wyspiański mêlait à ses personnages humains des figures mythologiques (ou, plus largement, mythiques) qu'il avait primitivement rencontrées soit dans la réalité plastique, sous forme de peintures ou de sculptures, soit dans une œuvre littéraire déjà connue. On croyait que le problème serait épuisé tantôt si on déterminait l'archétype ou les archétypes de ces physionomies intruses, tantôt si on portait un jugement de valeur absolue sur ce procédé littéraire. Borowy comprit que ce n'était là que demeurer à la surface des problèmes. Et en l'espèce, réunissant tous les éléments dans la correspondance du poète, dans ses confidences d'ailleurs si rares et, enfin et surtout, dans ce que j'appellerais le *grain* de son œuvre, la valeur foncière, l'aspect et les objectifs de son matériau verbal, Borowy mettait en évidence que, mû dès l'origine et à tout jamais par le désir de compenser l'évidente et consciente pauvreté de ce qu'il lui était donné de tirer du langage, Wyspiański avait songé à capter au profit de son œuvre littéraire les valeurs d'émotion profonde et confuse que peut déchaîner la musique et que, après des tentatives diverses, il avait fini par trouver le procédé parfaitement adéquat que constituaient ces figures mythiques, qui apportent avec elles une série à la fois riche, complexe et imprécise d'associations imaginatives et sentimentales dont le dramaturge peut jouer tantôt comme d'un clavier, tantôt comme d'un leit-motiv. De la sorte un tout petit volume modestement intitulé *Les Łazienki et la « Nuit de Novembre »* révélait en réalité l'essence la plus secrète et la plus déterminante de l'art wyspiański (4).

(4) Il a repris les thèses essentielles de cette étude dans l'excellent article qui, avec la modestie coutumière à Borowy, se propose uniquement de servir d'introduction à la traduction anglaise de *Protésilas et Laodamie* par E.M. Clark et G.R. Noyes, dans *The Slavonic Review* (Londres), avril 1933.

C'est que Borowy aimait les proportions presque menues, les communications apparemment consacrées à un détail, parfois à l'emploi d'un mot par un poète, ou les profils « rapidement » dessinés. C'est-à-dire qu'avec cette réserve qui est générosité suprême il fournissait sous une forme resserrée et toujours joliment construite et écrite ce qui était résultat de longues recherches et substance de gros travaux. Cela lui était possible notamment pour cette raison qu'il possédait à un haut degré le don si précieux de choisir le détail évocateur et la citation frappante.

Ainsi dans le livre consacré à la poésie polonaise du XVIII^e siècle (5) qu'il avait donné récemment et qui demeurera à coup sûr parmi les pièces maîtresses de son œuvre, ce n'était que matériellement que l'on avait l'apparence d'un fort volume : en fait il s'agissait à nouveau d'une galerie de tableaux, groupés cette fois de façon à épuiser à peu près la matière d'un pan d'histoire littéraire.

Le très court chapitre consacré à Waclaw Rzewuski qui fut des premiers, vers la fin de l'époque « saxonne », à composer des tragédies et des comédies à la française évoque toutes les nuances, combien complexes, d'un moment de la culture esthétique et morale rien que par quelques citations judicieusement choisies. Et ce phénomène particulièrement captivant de cette époque qui veut qu'alors plusieurs étapes de l'évolution du goût se trouvèrent franchies à la fois sans qu'on s'en rendit bien compte ne pouvait nous être suggéré de façon plus convaincante que par une nouvelle citation qui clôt cette esquisse et où l'on voit ce grand seigneur, qui était l'un des seuls de sa génération à répudier le baroque sarmate épuisé en faveur d'une esthétique classique fort sévère, adresser dans un obscur art poétique publié en 1760 un tribut d'hommage au drame shakespearien, que ne vient limiter aucune des restrictions coutumières à l'époque.

Il va de soi qu'une exégèse à ce point nourrie de sensibilité ne peut, quels que soient ses scrupules d'objectivité, faire totalement fi de la personne du critique. C'est ainsi que l'on peut supposer que la réhabilitation que, dans ce même livre, Borowy opérait en faveur du poète Baka, communément cité comme un exemple extrême du mauvais goût et de la futilité du baroque saxon, (réhabilitation d'ailleurs fondée sur des textes que l'on n'avait jamais pris en considération), comme aussi bien la satisfaction évidente qu'il éprouve à rencontrer en pleine époque stanislavienne une poétesse mystique de la lignée espagnole dans la personne de Benisławska, ne manquaient de procéder pour une certaine part de ses convictions ardemment religieuses. Et de même il m'a semblé que l'aversion qu'il dut nourrir pour la méchanceté sèche de Kajetan Węgiński l'a peut-être détourné de rendre toute justice aux qualités d'écrivain de ce mauvais sujet.

Mais dans combien d'autres cas les « déplacements de valeurs » opérés par Borowy ne sont-ils pas aussi indiscutables que surprenants ! Il me plaît particulièrement de dire ici que ses quelques pages sur Trembecki où, dans ce poète qui a forgé les moyens d'expression les plus intégralement classiques, il démontre les effets d'un tempérament de baroque qui, quoi qu'il en eût, ne pouvait s'empêcher de tendre à l'intense, au gigan-

(5) *O poezji polskiej w wieku XVIII*, Kraków, 1948.

tesque et au virulent, m'ont convaincu en dix minutes de ce que, par naïveté et par inattention dans ce domaine, je n'avais rien compris autrefois à la nature artistique de cet écrivain.

L'une des silhouettes les mieux venues du recueil est celle de Kniaźnin, avec son charme rococo, sa sensualité de Chérubin et les tentatives amusantes que fit ce Fragonard du verbe pour se guinder en un David de la poésie. Borowy l'aimait particulièrement. Il l'étudiait depuis longtemps et il a publié il n'y a guère un excellent choix commenté de son œuvre lyrique. Dans cette prédilection il y a quelque chose de poignant. Le gentil Kniaźnin, qui avait si joliment évoqué les grâces, les sensibilités et les élans « civiques » de la petite cour de Puławy, a été broyé par la révolution de 1794. Le gentil Waclaw Borowy, toujours calme et aimable et qui, de sa voix un peu grêle et nasillarde, savait détailler avec tant de charme et un humour imperceptible les vers les plus délicats des siècles passés, pouvait-il survivre longtemps aux horreurs inhumaines dont Varsovie fut le théâtre de 1939 à 1944 ?

Claude BACKVIS

Professeur à l'Université de Bruxelles.

WACLAW BOROWY est né le 19 mai 1890. Après de brillantes humanités au lycée polonais Général Chrzanowski à Varsovie, il est, à l'Université de Cracovie, l'élève des spécialistes dans le camp de l'histoire littéraire, Stanisław Windakiewicz et Ignacy Chrzanowski. En 1914 il obtient, avec la plus grande distinction, le diplôme de docteur ès lettres. En 1921 il est parmi les fondateurs de la revue : *Przegląd Warszawski* et, en 1928, parmi les promoteurs du club littéraire : *Klub literacki i naukowy* (Klin) où il prodigue son érudition et la séduction de sa parole. Bibliothécaire à la Bibliothèque Universitaire de Varsovie de 1920 à 1928, fonctionnaire au Ministère de l'Instruction Publique de 1928 à 1930, il est attaché, en caractère de *Lecturer in Polish*, de 1930 à 1935, à la *School of Slavonic and East European Studies* de l'Université de Londres. En 1933, membre de la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie et membre correspondant de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. En 1938, professeur d'histoire de la littérature polonaise à l'Université de Varsovie. En 1945, membre actif de l'Académie Polonaise. Décédé le 16 octobre 1950 à Varsovie.

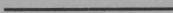
Les ouvrages que Borowy a donnés au public sont trop nombreux pour que nous puissions prétendre les énumérer ici. Dès ses débuts, il se fit connaître par les travaux concernant l'histoire des lettres polonaises. Il ne s'est pas cantonné dans l'ancienne littérature, il a pris maintes fois, comme objet de ses recherches, des questions relatives à la littérature contemporaine. Rien de surprenant donc qu'il devînt, en 1938, lauréat du Grand Prix de littérature, créé par l'Etat polonais. Les livres et les études de Borowy portent aussi bien sur la Renaissance (Jan Kochanowski) et le XVIII^e siècle (*O poezji polskiej w wieku XVIII*, 1948 ; l'édition des poésies de Kniaźnin), que sur le romantisme polonais (Mickiewicz, Słowacki, Norwid, Chodźko) et les périodes plus modernes (Fredro, Kasprowicz, Wyspiański, Dygasiński, Reymont, Żeromski).

Il ne faut pas oublier ses importants travaux relevant d'autres domaines, et qui concernent surtout la littérature anglaise (la monographie sur G.K. Chesterton, publiée en 1929 ; les études sur Shakespeare et T.S. Eliot) et les rapports culturels anglo-polonais.

Voici les titres de quelques travaux de Waclaw Borowy, écrits en anglais et destinés aux lecteurs étrangers :

3100

- 1) *Kasprowicz* (a lecture delivered in the School of Slavonic Studies on 4-th Febr. 1931), *Slavonic and East European Review*, vol. X, 1931, p. 28-41.
- 2) *Leopold Staff*, ib. vol. XI, 1932, p. 145-158.
- 3) *Wyspiański*, ib. vol. XI, 1933, p. 617-630.
- 4) *Oswald Balzer*, ib. vol. XII, 1933, p. 207-8.
- 5) *Fifteen years of Polish literature, (1918-1933)*, ib. vol. XII, 1934, p. 670-690.
- 6) *Mickiewicz's « Pan Tadeusz »*, ib. vol. XIII, 1935, p. 399-412.
- 7) *Żeromski*, ib. vol. XIV, 1936, p. 403-414.
- 8) *Reymont*, ib. vol. XVI, 1938, p. 439-448.
- 9) *Polish Studies, Modern Languages*, vol. V, 1935, p. 189-193.
- 10) *The Genius of Poland*, *Studio*, 1934, n° 493.
- 11) *Early Anglo-Polish Relations, Baltic Countries* (Toruń), vol. I 1935, p. 105-108.
- 12) *English visitors to Prussia, Lithuania and Poland in the XIV century*, ib. vol. II, 1936, p. 247-252.
- 13) *Scots in old Poland*, Edinburgh, Oliver and Boyd, 1941 (Scottish - Polish Society Publications N° 2).
- 14) *The Nazi Kultur in Poland by several authors of necessity temporarily anonymous*, London 1945, XII + 220 pp. (— ouvrage collectif, écrit à Varsovie dans la clandestinité, sous la direction de Wacław Borowy).





SOMMAIRE

Le 150^e anniversaire de la création de la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie :

Coup d'œil sur l'histoire de la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie page 1

L'activité de la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie (Marceli Handelsman) page 7

Notes bibliographiques :

L'origine des Croisades page 11

Le troisième centenaire de la mort de Descartes page 13

Une monographie de Stanislas Leszczyński page 20

L'architecte Pierre Ricaud de Tirgaille en Pologne page 24

Le théâtre national polonais sous le règne de Stanislas-Auguste. Alexandre Kucharski page 26

Les traductions polonaises de l'œuvre de Diderot et les études polonaises le concernant page 27

Ouvrages sur Frédéric Chopin page 32

Contribution à une biographie d'Olga Boznańska page 34

Problèmes d'urbanisme page 35

Œuvres d'art, imprimés et manuscrits polonais en France :

Les livres polonais à Hyères (Boleslaw Przegaliński) page 38

Nécrologie :

Wacław Borowy (Claude Backvis) page 42

Centre Polonais de Recherches Scientifiques
 74, rue Lauriston, Paris-XVI^e. - Tél. Kléber 66-91
 Directeur : Stanislas Wędkiewicz
 Professeur à l'Université de Cracovie.
